



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

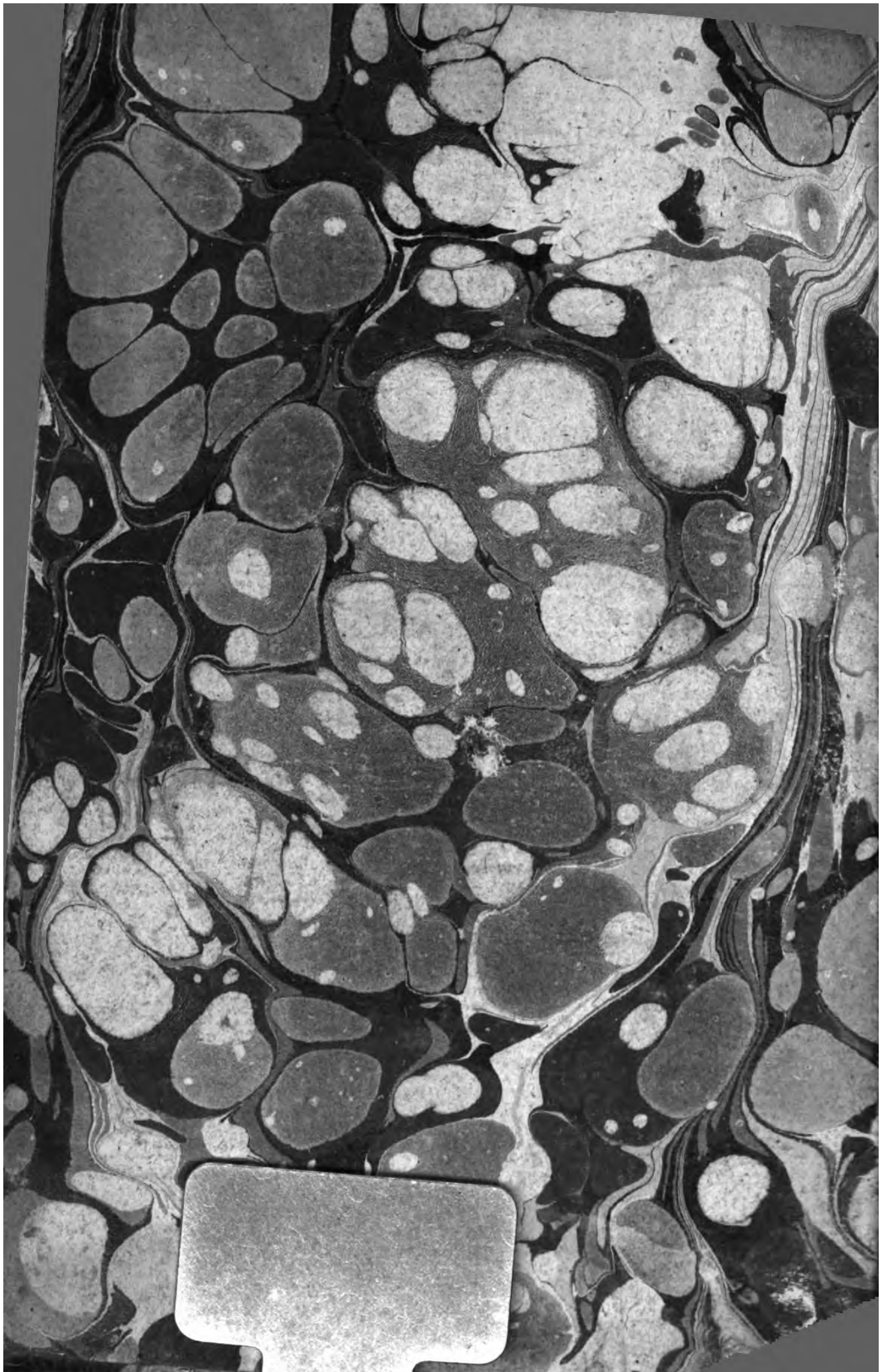
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







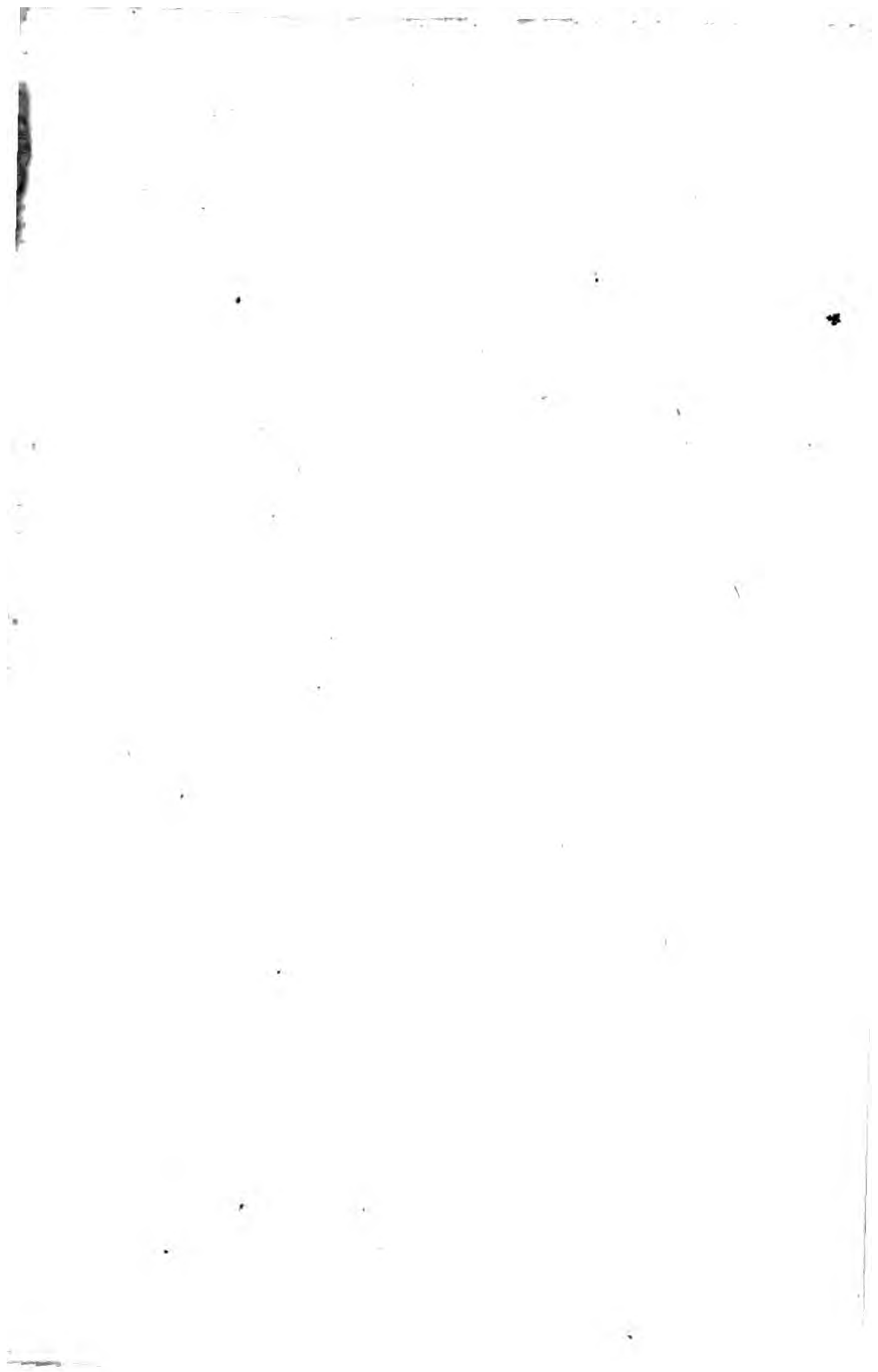
6/6 with
2 vols

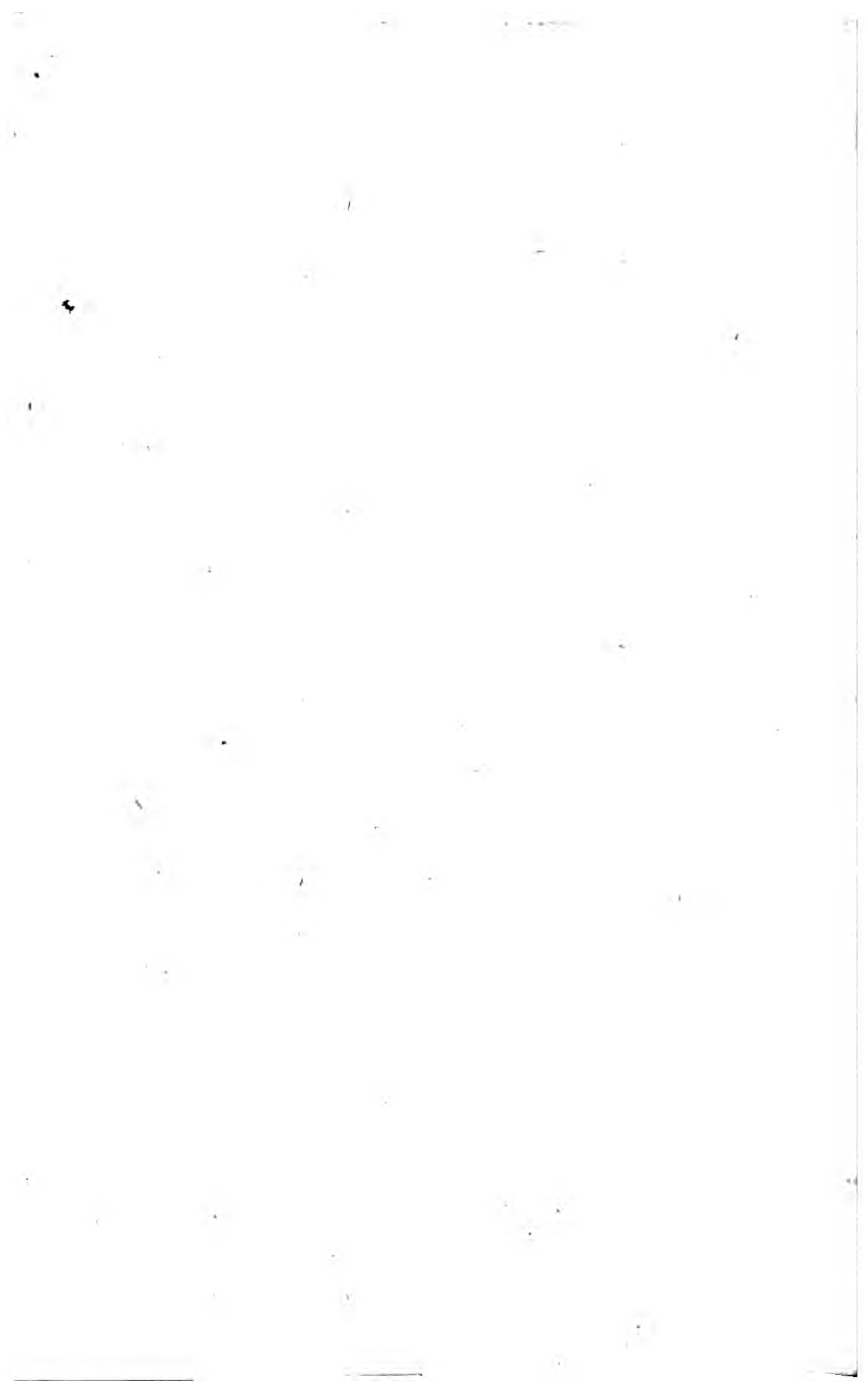
2004/12/2



600080979\$

2004/12/2





LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

TOME I

Handwritten text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is extremely faint and illegible.

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

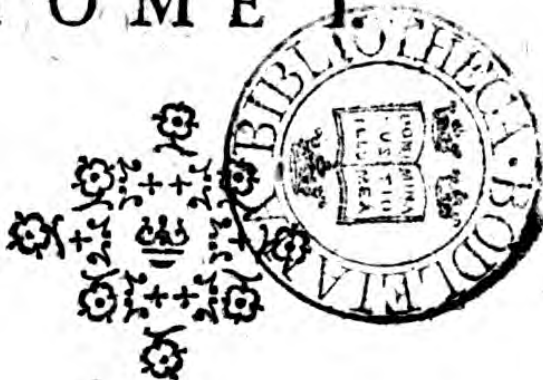
POMPADOUR:

Depuis M D C C L I I I jusqu'à M D C C L X I I ,
inclusivement.



EN DEUX TOMES.

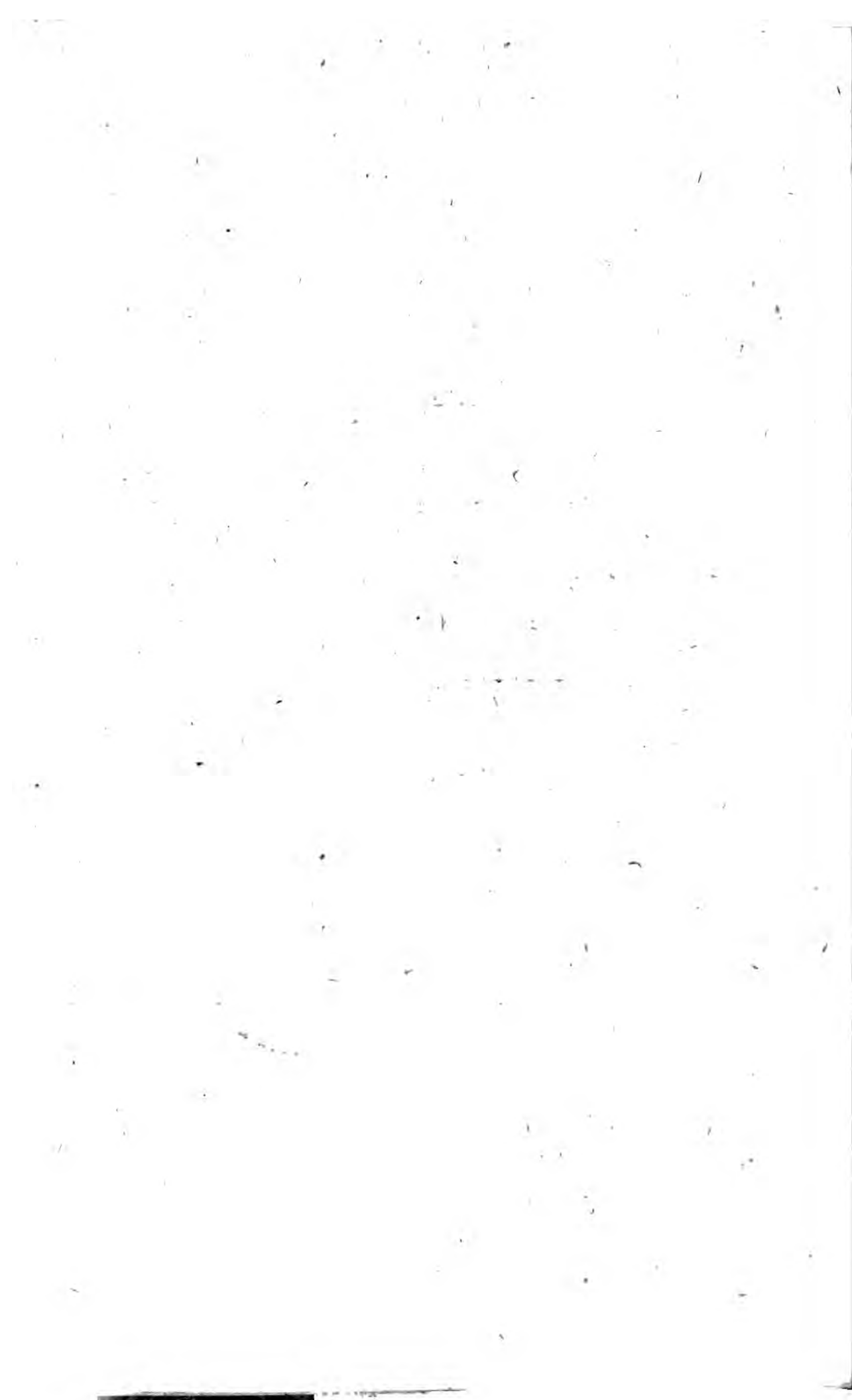
TOME I.



A LONDRES :


Chez G. OWEN, Fleet-Street; et T. CADELL,
dans le Strand. M D C C L X X I I .

210. m. 136.





P R E F A C E.

 **P**EU importe au lecteur de ces lettres qui ait été le pere, ou l'époux de celle qui les a écrites. Tout le monde fait, sans se foucier, que l'un étoit un gros boucher de Paris, nommé Poisson, & l'autre mr. le Normand d'E'toiles, fermier-général, qui perdit son épouse dans la marquise de P O M P A D O U R ; que

P R E' F A C E.

sous ce nom elle tenoit le timon de l'état pendant plus de vingt ans, & qu'elle mourut d'ennui, sinon de remords, âgée de 44, en 1764.

Dans une de nos lettres, madame mentionne des mémoires qui ne devoient voir le jour que lorsqu'elle ne le verroit plus : mais, soit qu'elle n'ait pû les achever (& qui peut achever ses propres mémoires ?) soit qu'elle ne parlât de ces lettres, où elle se plaisoit tant, & où le public doit tant se plaire, ses meilleurs mémoires seront toujours ses lettres. On y voit les traits naïfs de son cœur, & de son esprit, les ressorts mêmes de sa conduite publique & particuliere; de sorte qu'elles ne laissent point à douter qui en soit l'auteur, & qu'elles ne nous permettent plus de nous étonner de l'étendue permanente de son pouvoir. Au reste, l'éditeur a racheté ce recueil d'entre les mains de l'exécuteur du secrétaire de madame

P R E' F A C E.

dame, lequel vient de mourir en Hollande, sans oser violer le secret qu'il avoit apparemment juré à sa maîtresse.

Plusieurs personnes illustres auxquelles les lettres se sont adressées, sont encore en état de produire leurs propres originaux; mais personne ne pouvoit en recueillir toutes les copies, excepté celui seul qui les avait authentiquées.

De tous les genres d'écrire l'épistolaire est le plus important comme le plus naturel; & de tous les recueils de lettres dont les dames françoises aient enrichi leur langue, il n'y a peut-être pas un qui fasse éclater plus constamment que celui-ci une morale pure, un esprit brillant, les sentimens tendres & généreux, le stile aisé & élégant.

Pour rendre ces lettres d'une utilité plus étendue, le propriétaire les a lui-

P R E' F A C E.

même traduites en anglois, dans la vue non seulement de complaire (s'il étoit possible) également aux deux nations rivales en esprit comme dans le commerce; mais d'en augmenter l'amitié & l'estime mutuelle, en facilitant par les moyens les plus efficaces la connoissance réciproque de leurs langues.



LET.



LETTRE I.

Au duc de MIREPOIX. 1753.



Vos lettres, monsieur le duc, me font toujours plaisir, comme vous savez: j'aime beaucoup ces petites bagatelles que vous m'avez choisies & envoyées, parcequ'elles viennent de vous: elles n'ont certainement pas d'autre mérite. Les anglois ne savent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. Je vous plains sincerement d'être obligé de vivre dans le pays

A 5

du

du *rosbif* & de l'insolence. Je ne doute pas que vous ne foyez encore plus exposé que nous aux mauvaises chicanes & aux mauvais raisonnemens de ces fiers insulaires & il paroît qu'ils veulent la guerre; tout leur embarras est de trouver un prétexte honnête. Mais le vrai crimme & le plus grand, dont la France soit coupable à leurs yeux, est celui de rétablir sa marine.

La démarche que le parlement d'Angleterre a faite en naturalisant le juifs, étonne toute l'Europe: le vieux maréchal dit que la religion, les loix, & les mœurs des israélites, les rendent incapables d'être bons citoyens & bons sujets; c'est toujours un peuple à part qui forme un état dans l'état, & à qui il ne faut accorder des privileges qu'avec discrétion. On suppose que l'or qui, comme l'amour, rend tous les hommes égaux, est le plus fort argument que les juifs aient employé dans cette occasion. La France fait depuis longtems, que ce précieux

cieux métal est tout-puissant en Angleterre ; & que tout y est à vendre , la paix , la guerre , la justice & la vertu. Vous êtes content de la politesse des ministres du roi George : mais nous ne le sommes pas de leur politique : ils ont , comme le cardinal Mazarin , un grand défaut dans les négociations ; c'est qu'ils veulent toujours tromper. Prenez soin de ne pas l'être , & pensez toujours à votre patrie & à vos amis.





LETTRE II.

Au même. 1753.

MALGRE' toutes vos espérances & vos promesses, & les mensonges de la cour de Londres, nous regardons la guerre comme inévitable, mais sans nous alarmer: tous les cœurs des Indiens en Amérique sont pour nous; nous avons des vaisseaux, une bonne armée & de bons amis. Mylord Albemarle, qui s'occupe plus de ses plaisirs que de politique, a pourtant présenté un grand mémoire, où il se plaint que c'est à l'instigation des François, que les sauvages d'Amérique attaquent sa nation. Il est triste que ce peuple sage ne puisse se faire aimer, & il est honteux de s'en plaindre. Ce mémoire ne méritoit pas de
répon-

réponse sérieuse, & il n'en a pas eu. Monsieur l'ambassadeur s'est encore plaint, que la France construisoit des vaisseaux: cette plainte ne méritoit pas non plus de réponse sérieuse, & elle n'en a pas eu. Le roi compte sur votre zèle, vos lumieres, & votre vigilance dans ce tems critique: voyez tout, observez tout, examinez tout. Les anglais ne sont pas fins: je ne crois pas qu'ils puissent vous surprendre. Je vous prie de faire mes civilités à la duchesse *: c'est une femme que j'aime pour son esprit & la bonté de son cœur: ces caracteres sont rares dans son pays, mais ils n'en sont que plus estimables. Adieu, monsieur le duc, ayez soin de votre santé pour le service du roi, & la satisfaction de ceux qui vous aiment. J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bientôt: j'en serois bien-aise, & j'en serois fâchée, car je n'aime pas la guerre: elle ne fait jamais que très-peu de bien, & toujours beaucoup de mal.

Je suis, &c.

* — de Queensberry.



LETTRE III.

A madame la maréchale d'ETRE'ES. 1754.

JE m'apperois de plus en plus que la condition des rois & des grands est bien triste, & je m'imagine qu'un palfrenier est un peu plus heureux que son maître. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire, & les magnifiques bagatelles, que le peuple ignorant a la bêtise d'envier! Pour moi, je vous avouerai, que je n'ai pas eu six momens agréables depuis que je fui ici : tout le monde tâche de me plaire, & presque tout le monde me déplaît : les plus brillantes conversations me donnent la migraine; je bâille au milieu des fêtes, & j'éprouve sans cesse, qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. Cependant il faut
avalier

avaler le calice, tout dégoutant qu'il soit, puisque je l'ai voulu. Le roi se porte bien, mais il s'ennuie tout comme les autres; & les querelles du clergé avec le parlement ne contribuent pas à le mettre de bonne humeur. Les ministres se donnent la torture pour les accorder; mais les prêtres ne veulent pas reculer d'un pas. Je ne saurais pourtant m'imaginer, que leur billets de confession soient bien nécessaires, ni que Dieu chasse de sa présence un honnête homme qui meurt sans leurs passe-ports. Je m'imagine au contraire, qu'ils sont pour la plupart vains, ambitieux, mauvais sujets du roi, & mauvais serviteurs de Dieu. Mais leur crédit est malheureusement si grand par la sainteté de leur caractère, & le beau prétexte de la religion, qu'on se voit obligé de les ménager. Le roi sent bien que le parlement soutient les droits de sa couronne contre le clergé, qui voudroit être indépendant: cependant il se trouve pour ainsi dire, forcé de punir ses amis, & de caresser ses

enne-

ennemis: voilà la condition de ces dieux de la terre, qu'on adore, & qu'on méprise en même tems. Ces querelles ne vous affectent pas, ma chere amie, parceque vous êtes éloignée de la scene: mais moi, elles m'affligent, parcequ'elles affligent le meilleur des rois. Prions Dieu, qu'il inspire à ses ministres l'esprit de paix & de charité. Avez-vous vû notre comte * ? Je l'ai chargé d'une petite affaire: il est excellent pour les petites affaires. Après celle-là j'en ai encore une autre à lui donner de la même importance: je connois ses talens, & il en faut faire usage: parlez-lui; je vous embrasse tendrement.

* Le comte de Valbelle.



LETTRE IV.

A *mr.* BERRIER *.

NE parlons point de remerciemens, monsieur; si j'avois connu un plus habile homme que vous, je l'aurois recommandé. Témoiniez votre reconnoissance au roi, en faisant mieux que vos prédécesseurs: c'est le plus beau compliment, & le seul que j'attends de vous. Il faut surtout à présent une grande intégrité, & de grands talens pour un emploi de cette importance: c'est cette raison qui vous a fait choisir. Il y a des gens, qui prétendent qu'il est impossible que la France ait une bonne marine,

OU

1600*. D'abord lieutenant de police à Paris, puis contrôleur général, & enfin secrétaire des affaires étrangères.

ou qu'elle la conserve longtems. Ils disent encore, que cela pourroit produire une révolution dans le gouvernement; que pour le moins l'autorité royale en souffriroit; qu'une grande marine, & le grand commerce, qui en est la suite, supposent la liberté des sujets, comme dans une monarchie mixte telle que l'Angleterre, ou dans une république telle que la Hollande. Si cela étoit, il n'y auroit pas le petit mot à dire: je ne serois pas bien aise que le roi descendit de son trône, & que de maître absolu, il devint le premier serviteur de l'état. Croyez-vous, monsieur, que les françois soient faits pour la liberté, ou que ces beaux raisonnemens soient raisonnables? Il me paroît, que c'est une mauvaise excuse pour les ministres précédens, & elle n'en fauroit être une bonne pour leurs successeurs. Travaillez donc, monsieur, avec zele, & faites respecter le nom françois dans les deux mers. Votre département est le plus important, comme le plus difficile :
 qui

qui commande à la mer, commande à la terre. Vous serez étonné qu'une femme vous parle de tout cela; mais ma situation est singulière en tout, comme ma fortune. J'ai éprouvé plus d'une fois, que les femmes peuvent avoir raison & donner de bons conseils: votre élévation en est un nouvel exemple. Au nom de Dieu & de la France, honorez-vous, honorez-moi. Adieu, monsieur, je vous souhaite autant de bons succès, que vos ennemis & les miens vous en souhaitent de mauvais.

Je suis, &c.



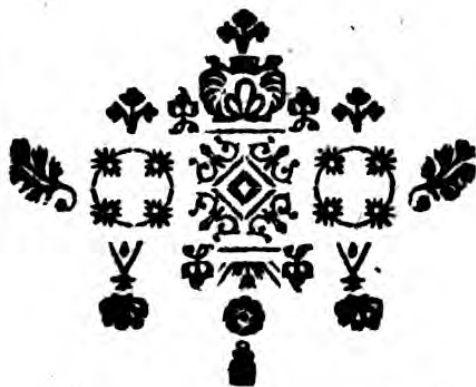


L E T T R E V.

A *mr.* DIDEROT.

MONSIEUR, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique*: on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la religion & à l'autorité du roi. Si cela est, il faut brûler le livre: si cela n'est pas, il faut brûler les calomniateurs. Mais malheureusement ce sont les ecclésiastiques qui vous accusent, & ils ne veulent pas avoir tort. Je ne fais que penser sur tout cela, mais je fais quel parti prendre; c'est de ne m'en mêler en aucune manière: les prêtres sont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous; on estime votre mérite, on honore votre vertu. Sur ces témoignages, qui vous sont si glorieux, je vous crois presque innocent; & je me ferai un plaisir de vous obliger

obliger en toute autre chose. La proscription de l'*Encyclopédie* est un point résolu sur la déposition des dévots, qui ne sont pas toujours justes & vrais. Si le livre n'est pas tel qu'ils le disent, je ne puis que vous plaindre, & détester l'hypocrisie & le faux zèle, en attendant que vous m'offriez une autre occasion de vous être utile. &c.





L E T T R E VI.

À la marquise de BRE' TEUIL, Mars 1754.

JE vous dois une réponse, & je vous la fais avec beaucoup de plaisir. Vous voyez que dans ce pays où l'on a d'ordinaire la mémoire si courte, je n'oublie cependant pas mes amis. Il y a des gens qui s'amuse à me représenter comme une femme hautaine, intéressée, incapable de sentir & d'aimer le mérite. Vous savez ce qui en est: mais je vous avoue que ces jugemens m'affligent, parcequ'ils sont injustes, & peut-être m'affligeroient-ils davantage, s'ils ne l'étoient pas; car en pareil cas, la vérité irrite plus que le mensonge. Je ne suis pas hautaine, car je vis familièrement avec les personnes que j'estime: pour les autres, je ne me soucie pas de les fâcher, ni de leur déplaire. Je ne suis pas intéressée,

fée,

fée, puisque je dépense tant d'argent pour obliger souvent mes ennemis, & plus souvent des ingrats. Je ne suis pas incapable d'aimer le mérite, puisque je vous aime tendrement, & que je fais avec empressement toutes les occasions qui se présentent de vous en convaincre. Je suis bien heureuse d'en avoir encore trouvé une nouvelle: mais savez-vous, madame, que je suis dans une grande colere. Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la reine? Est-ce que je ne pense pas toujours à vous? Je devrois vous punir, & vous cacher ce qui est arrivé: mais mon cœur, que je consulte toujours, ne le veut pas. Je vous apprends donc que vous aviez été nommée à cette place, avant que j'eusse reçu votre lettre. Je ne veux pas vous dire quelle est la personne qui vous a proposée, & qui a réussi: sachez seulement que c'est une personne qui est toute à vous, & qui ne veut point recevoir de complimens. Je crois

qu'il est bon, que vous veniez promptement remercier le roi, & m'embrasser.

Vous verrez ici un grand homme sec *, noir comme un démon, haïssant comme Charles XII. les femmes & les plaisirs, mais aimant comme lui à fureur la guerre & la gloire. Il nous a fait beaucoup de mal dans la dernière guerre, & il est venu offrir ses services pour en faire autant aux anglois à la première occasion, qui ne viendra peut-être que trop tôt. Je finis ici ma lettre pour aller souper, & puis m'ennuyer. Adieu, ma belle marquise: aimez tout le monde, & moi plus que tous les autres.

* Mr. Courtin, fameux partisan.



LETTRE VII.

A la Comtesse de BRANCA.

VOUS m'avez fait rire avec votre petit évêque: est-il donc bien vrai qu'il s'amusoit dans son carrosse à mettre des mouches sur le visage de la belle duchesse? Je ne crois pas que ce soit la une fonction épiscopale; mais elle est agréable, & il seroit à souhaiter que les prêtres ne fissent jamais plus grand mal. Mais laissons-la ce *révérend pere en Dieu*, & parlons de nous, ma chere amie; m'aimez-vous encore davantage que la semaine derniere? Pour moi, je sens que je vous aime tous les jours de plus en plus, & que votre affection m'est nécessaire: je m'ennuie quand je ne vous vois pas. Que ces méchans hommes, qui pré-

tendent que les femmes ne peuvent s'aimer, viennent à nous; ils en apprendront des nouvelles. J'ai beaucoup de connoissances, beaucoup de très-humbles serviteurs & de très-humbles fervantes, que je vois sans plaisir, & que je quitte sans regret. Il me faut un bon cœur, un esprit agréable comme le vôtre pour me plaire. Le roi est allé à la chasse par le plus furieux tems du monde; il s'en moque, il a un corps de fer. Pour ses petits seigneurs qui sont faits de papier mâché, c'est tout autre chose; mais il faut suivre le maître, & paroître content. Pendant ce tems-là, comme il faut faire quelque chose, je me promene dans ma galerie, je regarde mes tableaux, je bâille & j'écris. Ne trouvez-vous pas que je suis bien heureuse? On a représenté ici la nouvelle tragédie de Voltaire: il est étonnant que ce vieillard fasse encore des enfans si beaux & si vigoureux. C'est un homme unique que ce Voltaire; il n'y a personne qui sache mieux faire rire & faire pleurer.

Je

Je vous prie, madame, de m'amener votre petite fille; je veux la baiser & la marier, si vous le voulez bien: je l'aime beaucoup, parceque j'aime beaucoup tout ce qui vous appartient & qui vous ressemble. Mais j'entens du bruit: voici les importuns qui viennent me chercher pour un petit souper, & qui m'obligent d'interrompre ma lettre & mon plaisir. Je la reprendrai demain.

En sortant du lit, je commence par vous souhaiter le bon jour. J'avois prévû que je m'ennuierois hier, & j'ai deviné juste. Ah! que les bienféances du monde sont une chose bien imaginée! La compagnie ne me plaisoit pas: c'étoient des gens fort civils, très-fades, & dont les flatteries fesoient mal au cœur. Ils rioient de tous les bons mots que je n'avois pas dits, & vouloient me persuader en dépit de moi-même que j'avois envie de briller avec eux. Croyez-moi, ma chere, tous les flatteurs sont des fots qui s'imaginent que les autres leur ressemblent. Il

y avoit auffi de belles femmes, mais ridicules, qui sembloient dire aux hommes, *voilà mon visage, admiréz-le.* Quel tourment, ma chere comtesse, que ces petits soupers qu'on trouve si agréables & si délicieux! Je suis presque convaincue qu'il n'y a personne qui n'ait envie de bâiller, lorsque tout le monde se récrie qu'il a bien du plaisir. Pour moi, je n'y en ai point: mais en récompense, je ne manque jamais d'y attraper beaucoup d'ennui & une bonne migraine. Voilà la vie agréable que je mene, & que je souhaite à tous mes ennemis. Il n'y a point de nouvelles publiques, mais beaucoup d'aventures, d'intrigues & de bassesses particulières. J'écoute encore ceux qui me les racontent; mais je les méprise, & ils ne me plaisent plus comme autrefois, ce qui me fait croire que mon cœur devient meilleur. Mais pourquoi ne me dites-vous pas de finir? Je m'imagine que ma lettre est assez longue, non pas pour moi qui aime à vous écrire, mais pour vous que j'ennuie. Je
m'en

m'en vais la relire : mon Dieu ! quel fatras ! Je n'y trouve qu'une chose que vous approuverez : ce sont les marques d'amitié que je vous donne : tout cela est bon & vrai. Quant au reste , je vous conseillerois de ne pas le lire , si vous ne l'aviez déjà lu.

Je suis , &c.





LETTRE VIII.

Au duc de MIREPOIX. 1755.

VOUS êtes, monsieur l'ambassadeur, un charmant correspondant pour une femme : mais on a peur que vous ne foyez pas assez vigilant pour observer les démarches des anglois. Il paroît évident qu'ils ont quelque grand dessein en vue : ils font de grands armemens dans tous leurs ports, ils font passer en Amérique des troupes & des munitions de toute espèce. Cependant on trouve extraordinaire que vous répétiez sans cesse dans toutes vos dépêches que le roi d'Angleterre est toujours notre ami, & qu'il n'a aucune mauvaise intention contre nous. Vous savez mieux que moi que tout le secret de la politique consiste à mentir à propos, & que les rois peuvent mentir
comme

comme les autres. Il seroit honteux que dans ces matieres, un françois fût la dupe des anglois, & j'ai bien peur que vous ne le foyez, à moins que vous ne vous teniez bien sur vos gardes pour votre propre réputation, & pour faire honneur à vos amis. Il y a par exemple un certain général Braddock qui a commencé les hostilités en Amérique; il est impossible qu'il ait osé agir sans ordre; & s'il en a reçu, vous voyez que vos bons amis d'Angleterre sont des fourbes & se moquent de vous. Les affaires ne peuvent rester où elles en sont: nous saurons bientôt à quoi nous en tenir: mais en attendant, je crains que vous ne reveniez brusquement ici avec la honte d'avoir été trompé en politique par les plus mauvais politiques qui soient sur la terre. Si cela arrivoit, j'en serois très-affligée & pour vous & pour moi; car vous savez avec quel zèle j'ai toujours été & serai toujours disposée à vous servir. Je vous salue de tout mon cœur; ayez soin de votre gloire & de nos intérêts.

Je suis, &c.

LET.



L E T T R E IX.

Au même.

1755.

VOUS nous avez enfin trompés, monsieur le duc, parceque vous avez été trompé le premier; mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment est-il possible que le roi d'Angleterre ait donné un ordre aussi injuste & digne du siècle d'Attila, sans que vous en ayez eu le moindre soupçon? Voilà donc deux vaisseaux de guerre & plus de trois-cens vaisseaux marchands saisis au milieu de la paix, & sans déclaration de guerre. Après cela, vantez encore la justice & l'humanité des anglois. Le roi a été surpris, & toute la nation est indignée: jamais personne ne les auroit crû capables de commencer la guerre comme les pirates d'Alger. Nos ministres
sentent

sentent bien que toutes leurs représentations à la cour de Londres seront inutiles : les voleurs ne prennent pas pour rendre. Cependant c'est une démarche qu'il faudra faire pour la gloire du roi, & pour suivre les formes de la justice même avec les injustes. L'Europe verra alors avec étonnement sa modération & le crime de ses ennemis. . . .

* * § * * § * * § * *

L E T T R E X.

Au même.

Juin, 1755.

J E pense, comme vous, monsieur l'ambassadeur, que vous ne pouvez plus rester déceimment à Londres ; & on espere vous voir bientôt ici. Je ne fais pas quel sera l'évenement de cette guerre ; mais si la fortune se met du parti de la justice, nous n'avons rien à craindre. Notre marine est, dit-on, sur un assez bon pied, & capable

de faire tête aux anglois: Dieu le veuille! Cependant, malgré les promesses & la confiance de nos ministres, le roi n'est pas sans inquiétude, ni la nation non plus. C'est une guerre de mer que nous allons avoir, & la mer ne semble pas l'élément des françois: on peut même dire qu'ils ne l'aiment pas: quoi qu'il en soit, on fera ce qu'on pourra. Ne manquez pas de rapporter avec vous une liste exacte de la marine angloise, du nombre de leurs vaisseaux, de leurs matelots, de leurs troupes de terre & de mer; informez-vous avec adresse de leurs desseins, de leurs négociations avec les princes du continent, de leurs ressources & de leurs projets, &c. Tout le monde se flatte que nous aurons la supériorité sur terre, & il y a beaucoup d'apparence, de sorte que quelques pertes que nous fassions sur mer, le continent nous dédommagera; & le pis-aller fera de faire une paix telle que celle d'Aix-la-Chapelle, par laquelle toutes les puissances, après s'être épuisées d'hommes

&

& d'argent, se font à peu près trouvées au même point d'où elles étoient parties; car le tems de faire des conquêtes est passé. On croit que le roi George s'est trouvé forcé de faire cette démarche violente si contraire à sa gloire: les marchands de Londres, par leur crédit, leur argent & leurs clameurs, menent leur roi par le nez, & l'obligent à faire la guerre, quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez, monsieur le duc, qu'il y a des inconvéniens partout: dans les monarchies absolues, les rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent; dans les monarchies mixtes, ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous, tâchons toujours de le faire, en aimant & en servant notre roi & nos amis.

Je suis, &c.





LETTRE XI.

A la duchesse d'AIGUILLON. 1755.

JEm'afflige avec vous de la mort de mr. de Montesquieu: c'étoit un grand homme & un bon citoyen; il étoit bien digne d'être votre ami. Je m'imagine que la Sorbonne laissera ses cendres en paix; c'est une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. Castel se vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant. Pour moi je pense que les honnêtes gens de mérite le font, quoiqu'ils ne fassent pas tant de bruit que les autres, & qu'ils soient plus modestes, sans préjugés & sans fanatisme. Le roi estimoit cet illustre mort, & il a été touché de sa perte. Ses petits ouvrages, comme le *temple de Gnide* & autres, fesoient mes délices. Quant à son *esprit des loix*, je n'avois ni le

tems,

tems, ni peut-être la capacité de le lire : ces lectures profondes ne conviennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous a laissé quelques papiers intéressans : je ne doute pas que vous n'en fassiez part au public, lorsque le tems aura apporté quelque soulagement à votre douleur. La maniere dont vous pleurez vos amis, fait voir combien vous êtes digne d'en avoir. J'ai l'avantage d'être de ce nombre, & c'est un des biens que j'estime le plus. Si je puis vous être utile à quelque chose dans cette occasion, ne me refusez pas, madame, le plaisir de vous obliger. &c.





L E T T R E X I I .

A la duchesse de CHAROST * . 1755.

VOUS me demandez, madame, ce que nous faisons à Versailles: nous parlons politique, nous battons les anglois; nous pensons aussi à la paix. Comme vous aimez ces matieres, & que j'en ai malheureusement la tête pleine, je m'en vais causer amicalement avec vous un quart d'heure, après quoi, ma belle duchesse, vous irez à la comédie, si vous avez mal à la tête. Pour commencer, je vous dirai donc que le roi est pacifique: il n'a jamais oublié les leçons que son bifaïeul lui donna à ce sujet, lorsqu'il étoit encore enfant. Cependant il se voit aujourd'hui forcé de tirer l'épée pour venger son honneur & celui de sa couronne. Si on lisoit dans quelque histoire ces paroles:

„ Le

* Dame d'honneur de la reine.

„ Le roi de ce peuple faifit & confifqua à
 „ fon profit trois-cens vaiſſeaux d'une na-
 „ tion voisine qui trafiquoit en mer ſous la
 „ protection des traités, & tous les hom-
 „ mes qui s'y trouvoient furent chargés de
 „ fers, & jettés dans des culs de baſſe-foſſe: ”
 on demanderoit auffitôt ſi cela ne s'eſt pas
 paſſé parmi les cannibales. C'eſt pourtant
 le roi humain d'une nation humaine, qui a
 commis cette action. Il paroît que les ſau-
 vages d'Angleterre ont une juſtice comme
 une religion à part, ce qui ne les empêche
 pas de réclamer pour eux la juſtice générale.
 On diroit néanmoins que ces hommes ſi hardis
 ſont embarrasſés dès le premier pas: ils caba-
 lent beaucoup dans le nord pour nous cher-
 cher des ennemis, & défendre le pays d'Hano-
 vre. Mais à propos de ce beau pays d'Hanovre,
 mr. de Maurepas diſoit une fois pour plai-
 fanter, que c'étoit ſans doute par amitié pour
 les françois que les anglois avoient mis l'il-
 luſtre maifon d'Hanovre ſur le trône, & pris
 pour leur roi le dernier des neuf grands

vassaux du saint empire romain. Auparavant, ils pouvoient presque dire qu'ils n'avoient que la chute du ciel à craindre. Mais à présent, il faut qu'ils viennent se battre sur terre pour défendre les déserts de ce misérable électorat: il faut qu'ils s'épuisent par les guerres & les alliances du continent, jusqu'à ce qu'à la fin ils succomberont sous le poids de leurs dettes & de leurs pertes. Le roi est résolu de donner aux anglois l'exemple de la justice & de la moderation. On leur demandera la restitution de nos vaisseaux, & sur leur refus on fera usage de la *derniere raison des rois*. On croit que les hollandois accepteront la neutralité qu'on leur offrira: leurs traités avec nos ennemis ne les obligent qu'en cas d'invasion, & nous ne pensons pas du tout à envahir leur île: il y a assez d'endroits où nous pourrons les joindre.

Adieu, ma chere duchesse, je suis au bout de ma politique; ces affaires ne conviennent

viennent pas trop à une belle femme : mais pour moi, qui ai presque passé le tems de plaire, toute occupation m'est bonne, pourvu qu'elle m'empêche de bâiller, & qu'elle me donne occasion d'obliger ceux que j'aime.

Je suis, &c.



LETTRE XIII.

Au marquis d'ALBRET *. 1755.

VOUS nous avez appris une bonne nouvelle ; cette conversion du prince de Hesse est un miracle de la grace & de la politique : ainsi Dieu, dans sa sagesse profonde, se sert quelquefois de moyens humains pour opérer des prodiges surnaturels. Ce bon prince ne pouvoit pas se faire catholique
 C 5 plus

* Ambassadeur à Vienne.

plus à propos pour nous & pour lui. Les anglois en murmureront, & nous benirons le ciel. Mais on dit que le vieux duc, qui est fort dévot dans sa vieille croyance, ne voit pas cette démarche de son fils avec plaisir, & on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout, le jeune prince ne fera-t-il pas maître après la mort de son pere, & pourra-t-on le forcer de vendre ses soldats & sa conscience aux ennemis de sa nouvelle religion? Les anglois & le *renard du nord* feront sans doute grand bruit, & ne manqueront pas d'alléguer l'important prétexte de la religion protestante, quoique, pour le dire en passant, la religion ne les touche gueres: mais il faudra les laisser crier, & profiter de toutes les graces de la providence.

Je pense toujours à vous, mr. le marquis: je vous prie d'être persuadé que je ne laisserai échapper aucune occasion de vous obliger, parceque vous servez bien le roi & vos amis. &c.





LETTRE XIV.

Au comte d'AFRI. 1755.

ON se doutoit déjà ici de cette négociation des anglois en Ruffie, & nos ministres n'en paroissent pas fort alarmés. Qu'est-ce que le roi George pourra faire avec les cinquante mille barbares qu'il marchande ? D'ailleurs, nous avons ici d'autres vues, & il y a à parier que la czarine rompra, avant qu'il soit six mois, son traité avec le roi George. Nous ne sommes plus dans le tems des alliances durables, & les intérêts des princes de l'Europe changent à présent presque toutes les nouvelles lunes. On compte toujours que le prince de Hesse, puisqu'il faut qu'il vende ses troupes, les vendra aux honnêtes gens ; qui pourroit l'en empêcher ? On est toujours fort content de
vous,

vous, & des dispositions des hollandois à notre égard. S'ils avoient quelque défiance, le roi est disposé volontiers à leur remettre Dunkerque entre les mains jusqu'à la paix pour caution de sa parole. S'ils le refusent, & se contentent de sa parole, ils lui rendront justice, & cela prouvera qu'ils n'ont pas mauvaise opinion de nous. J'avois déjà oui parler de cette belle *histoire de madame la marquise de Pompadour*, qui se débite en Hollande: je soupçonne comme vous qu'elle vient originaiement d'Angleterre, parcequ'elle est pleine de mensonges palpables, de bêtises & d'injures grossieres. Le anglois sont incapables d'écrire: ils ont plus de passion que de raison. Quoi qu'il en soit, s'il étoit possible de supprimer ce beau livre, je n'en serois pas fâchée, pour l'amour de moi & pour l'amour de la vérité, qu'il faut considérer en toutes choses. Il est vrai qu'il n'y a que des anglois & des laquais qui puissent la lire ou la croire: mais il est bien désagréable de servir de passe-tems à des anglois &

à des

à des laquais. Voyez, mr. l'ambassadeur, ce qu'il y a à faire, & ce qu'on peut faire. Il faut toujours vous remercier de vos lettres & de votre correspondance : rien ne peut m'être plus agréable, & plus utile dans la position où je me trouve. Le roi a toujours beaucoup d'estime pour vous : vous l'avez servi avec zèle & avec succès dans une conjoncture fort critique ; soyez sûr que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. L'ambassadeur d'Hollande parle très-bien de vous, & dit que vous avez dans son pays la réputation d'un très-honnête homme, & d'un grand ministre : cela est fort heureux pour les affaires du roi, & donne beaucoup de satisfaction à tous ceux, qui comme moi vous veulent du bien, & ne négligent aucune occasion de vous en donner des preuves.

Je suis, &c.

LET.

* * * * *

LETTRE XV.

A Madame DU BOCAGE.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir & de reconnoissance le beau poëme que vous m'avez envoyé. Si la découverte de Christophe Colomb n'avoit déjà éternisé sa mémoire, vos vers le rendroient immortel. Vous le rendez amoureux, comme Enée le fut de sa Didon: cela est galant & naturel: l'amour est la passion des grands hommes, & leur fait mériter la gloire, pourvû qu'il ne leur tourne pas la tête. Je crois que jamais Colomb n'a été si bien chanté, ni par une plus belle bouche: vous en faites d'ailleurs un excellent chrétien: ainsi il ne lui manque aucun mérite. Je ne fais ce que dira notre bon ami Voltaire: il a écrit quelque part que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, & que la seule différence qui soit entre les deux sexes

sexes est que le nôtre est plus aimable. Je suis tenté de croire qu'il a raison, surtout après avoir lû votre *Colombiade* ; & je m'imagine qu'il en est un peu jaloux, car j'y ai remarqué plus de mille vers qu'il voudroit sans doute avoir faits. Je vous prie, madame, de me fournir une occasion de vous obliger.

Je suis, &c.

§ * * * § * * * § * * * § * * * § * * * §

LETTRE XVI.

A Mr. ROUILLE'. * 1756.

VOUS savez, monsieur quelle est la résolution du roi ; il faut sans doute s'y conformer. Je conviens que la démarche est un peu humiliante & inutile : les anglois n'ont pas saisi nos vaisseaux pour les rendre. Il est vrai que les particuliers ont quelque fois des remords de conscience ; mais les
rois

* Ministre de la marine.

roi n'en ont point. Ecrivez cependant au ministre Fox : on dit que ce mot signifie *renard* en françois : je souhaite qu'il n'agisse pas en renard. Si l'on refuse de faire justice au roi, toute l'Europe l'apprendra avec indignation, & nous pourrons nous venger des pirates, avec la certitude d'être approuvés des peuples & des princes qui connoissent les loix du droit public & de l'honneur. Que votre lettre soit modérée, mais forte, & digne du roi que vous servez. Mr. d'Affric me mande que l'ambassadeur d'Angleterre à la Haye se donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux hollandois qu'ils sont obligés de prendre parti contre nous, & il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire ; & il y a apparence qu'on l'écoute plus volontiers, parcequ'il a la justice & la raison de son côté. Les *bons comperes* d'Henri IV. sont trop sages pour s'embarquer dans une guerre, dont ils ne pourroient retirer ni honneur ni profit. Ils se souviennent d'ailleurs que la der-

niere

niere leur a coûté assez cher, & l'on ne croit pas qu'ils se départent de la sage résolution qu'ils ont prise à ce sujet. Cependant, monsieur, dans votre département, qui est sans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager: assurez-les dans toutes vos dépêches & vos instructions de l'estime & de l'amitié du roi. Ces petites politesses ne font rien en elles-mêmes, & cependant elles produisent toujours de bons effets. Le marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV. par sa hauteur & son insolence avec les princes étrangers. Soyons toujours modestes, mais sans bassesse & sans lâcheté. Adieu, monsieur, je pense & je dis toujours du bien de vous.



LETTRE XVII.

Au maréchal duc de BELLISLE.

Mars, 1756.

VOUS voyez, mr. le maréchal, que les badauds de Paris dans leur babil oisif, peuvent quelquefois donner de bonnes idées & de bons conseils. Vous approuvez l'expédition de Minorque, & en effet il sera fort plaisant d'aller dans un endroit, où les anglois ne nous attendent pas, au lieu d'aller à Londres où ils ont si peur de nous voir. Je ne connois par les ministres du roi George; mais il paroît que ces gens-là ont perdu la tête, & sont supérieurement ridicules. Ils ne savent ce qu'ils veulent faire, ou ce qu'ils ne veulent pas faire; & au lieu de se préparer à attaquer, puisqu'ils sont les premiers agresseurs, ils ne songent qu'à défendre leur pays contre une invasion qu'ils craignent, & qu'ils ne devraient pour le moins craindre qu'après une longue guerre

guerre malheureuse. Tout le monde convient que mr. de la Galiffoniere est l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon, & d'ailleurs il n'y a pas grand péril: grace à la profonde sagesse du ministere anglois, il n'y a pas d'ennemis dans la Méditerranée. On a recommandé mr. de Richelieu pour le siege de Port-Mahon: cet homme se croit propre à tout, se présente à tout, & obtient tout: il est intrigant, hardi, & parle bien; on l'aime, & on l'emploie, Dieu veuille qu'il réussisse, quoiqu'il y ait bien des gens qui en seroient surpris & fâchés! Vous avez bien raison de dire que la situation de ce pauvre prince de Hesse est fâcheuse. Les anglois, par leurs intrigues & le fanatisme de ses propres sujets, l'ont donc forcé à leur vendre ses troupes. Avec ce secours & leurs Hanovriens, ils auront une armée en Allemagne, qui fera, dit-on, commandée par le duc de Cumberland. C'est un mauvais général, qui n'a jamais battu qu'une poignée d'écossois: j'esperre qu'il ne sera pas plus habile en Allemagne qu'il l'a

été en Flandre pendant la dernière guerre. On assure que notre bon ami le roi de P.... * est sur le point d'accepter l'argent que les Anglois lui offrent pour se battre à son profit : il n'en a jamais fait d'autre. Il faut avouer, mr. le maréchal, que voici une guerre bien étrange qui se prépare. C'étoit une querelle particulière entre la France & l'Angleterre, & cette étincelle va embraser toute l'Europe. Il semble que la justice & la probité ne soient faites que pour le peuple : les princes se mettent au dessus. Continuez-moi vos leçons sur cette misérable politique, puisque par la bizarrerie de mon sort je suis obligée d'y prendre part, & d'en savoir quelque chose. Le Roi a beaucoup de confiance dans vos lumières, & la nation vous révere : dirigez-nous dans ces tems critiques, & remplissez nos espérances. &c.

* Prusse.



LETTRE XVIII.

A la maréchale d'ETRE'ES.

Mars, 1756.

CROYEZ-MOI, ma respectable amie, que ce n'est pas ma faute si mr. le maréchal n'a pas le commandement de l'expédition de Minorque. Mais ceux qui ont beaucoup d'intrigue, l'emportent presque toujours sur ceux qui n'ont que beaucoup de mérite. Le duc de Richelieu a tout promis, & on a tout crû. Cependant c'est une petite affaire de deux mois tout au plus. On employera mr. le maréchal dans une autre occasion encore plus importante. Il est destiné à commander bientôt une armée en Allemagne, & il aura affaire à une ancienne connoissance le duc Cumberland : je m'imagine qu'il ne le craint

gueres. Le comte de Saxe difoit que ce duc étoit un gascon qui n'avoit jamais tenu parole : en effet, il avoit promis *de venir à Paris en 1745, ou de manger ses bottes*; il n'est pas venu à Paris, il n'a pas mangé ses bottes, & nous l'attendons encore.

J'ai été fort affligée de la mort de votre niece: une jeune personne si belle & si vertueuse méritoit de vivre plus longtems, si toutefois la vie est un bien, ce que je ne crois pas du tout. Je conçois & je partage là douleur que sa perte a dû vous causer: que ne puis-je vous consoler! On espere vous voir bientôt à Versailles: & pour moi je le desire plus que personne, pour vos propres intérêts & ma satisfaction particuliere. Je vous salue, madame, avec tendresse; croyez que je ne pense qu'à vous servir & à vous aimer. &c.

LET,



LET T R E X I X.

Au duc de B O U F L E R S. 1756.

J'AI reçu ce matin une belle & importante lettre de votre part, & puis une autre d'Hollande, où l'on me dit que les anglais viennent d'annoncer un jeûne public pour attirer la bénédiction de Dieu sur leurs armes. Je ne fais pas si le jeûne est bon pour gagner des batailles : mais je fais que pour plaire à Dieu, il ne faut pas commettre d'injustices, ni prétendre l'associer à nos crimes. Je ne jeûnerai pas pour la prospérité de la France ; mais je la recommanderai à la justice du ciel & aux bras de nos soldats. Mr. de Turenne disoit que Dieu étoit toujours pour les plus gros escadrons : c'est pourquoi, comme le ciel est sourd aux prières des foibles, nous aurons soin d'avoir une bonne armée, & de mettre

à la tête un meilleur général que le duc de Cumberland, qui doit être contre nous, à ce qu'on assure. Je plains sincèrement le pauvre prince de Hesse; sa conversion ne sera utile qu'à lui: c'est bien dommage. Je suis enchantée d'apprendre l'heureux succès de votre négociation: elle paroîtra étrange à toute l'Europe; mais elle est nécessaire, & par conséquent fort naturelle. Il semble que vos Allemands savent entendre raison: que Dieu les conserve dans leurs bons sentimens, & vous donne toute la santé nécessaire pour servir votre patrie, & nous procurer des amis. &c.

§ * * * * * §

L E T T R E X X.

Au comte de TRESSAN *. 6. May, 1756.

J'AI lû avec bien du plaisir votre lettre & vos beaux vers: je vous en remercirois, si je les méritois. Je savois bien que

VOUS

* Commandant en Lorraine.

vous excelliez à écrire en prose; mais j'ignorois jusqu'ici vos talens pour le langage des dieux & de la flatterie: vous êtes pourtant un charmant flatteur, on ne fauroit ni vous croire, ni se fâcher contre vous. Ce que vous dites du roi Staniflas est vrai & touchant: c'est un grand homme, parce qu'il est bienfaisant & humain. Il porte sur son visage, comme sa digne fille, le caractère de la vertu: les lorrains l'adorent, les étrangers l'admirent, & souhaitent inutilement que leurs maîtres lui ressemblent. Toutes les fois que j'ai vu ce bon prince, j'ai été saisie d'un sentiment de vénération, qui est sans doute le tribut naturel que les méchans mêmes paient à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour madame la marquise de Boufflers, & je suis bien sensible à son souvenir: je vous prie, mr. le comte, de lui faire mes civilités & mes offres de service.

On dit que le roi de Pologne a un nain qui est un prodige, & qui fait mille espiègleries

pleines d'esprit, quoiqu'on ne puisse lui faire comprendre qu'il y a un Dieu. Je voudrois bien le voir ; mais comme cela est impossible, il n'y faut pas penser. Je vous prie de m'en dire quelque chose la premiere fois. J'embrasse de tout mon cœur madame la comtesse & vos jolis enfans : comptez que je ne vous oublierai jamais, lorsque je pourrai vous être utile, &c.



LETTRE XXI.

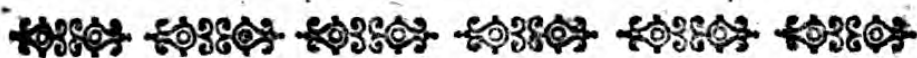
Au marquis de la GALISSONIERE.

Mai, 1756.

JE vous suis bien obligée, monsieur le marquis, de vos attentions pour moi, & charmée de votre victoire sur les anglois, pour vous & pour nous. Les dieux de la mer ne sont pas accoutumés à des défaites sur leur propre élément : mais vous les y accoutumerez. Venez, monsieur, jouir
de

de la gloire & des récompenses que vous méritez : personne ne vous verra avec plus de plaisir que moi.

Je suis, &c.



LETTRE XXII.

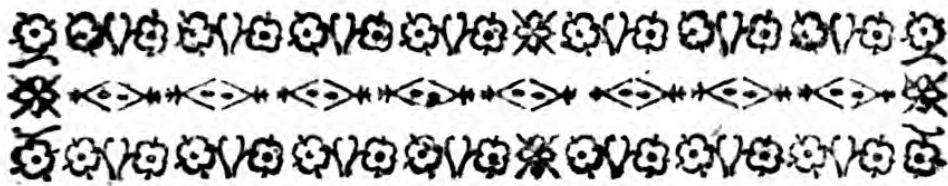
Au Comte de STAREMBERG. Juin, 1756.

MR. Rouillé m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'estime qui est due au ministre d'une grande reine, dont vous avez mérité la confiance par votre intégrité & vos lumieres. Le zele avec lequel vous vous appliquez à faire réussir l'importante négociation qui se traite à présent, vous méritera la reconnoissance de votre patrie & celle de la France. Il y a plus de trois-cens ans que les augustes maisons d'Autriche & de France sont ennemies : le cardinal de Richelieu avoit augmenté

menté la breche; leurs intérêts les ont divisées, & leurs intérêts vont les réunir. Jamais Charles VI. qui haïssoit tant la France, n'auroit imaginé que sa fille s'allieroit avec elle: mais ce nouveau système, quoiqu'extraordinaire, est juste & naturel, parcequ'il est nécessaire, & ce prince l'auroit approuvé. Quant au succès de nos armes, il est entre les mains de la providence: mais si le ciel protege la justice & la bonne foi, il se déclarera pour nous; & comme il faut s'aider soi-même, nous ferons tous nos efforts pour servir nos amis & confondre nos ennemis.

J'ai l'honneur, &c.





LETTRE XXIII.

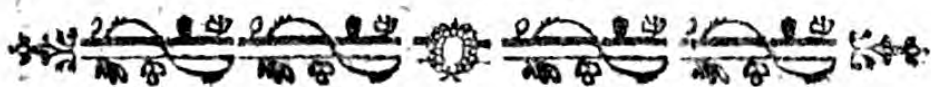
À la comtesse de PRIENNE.* Juillet, 1756.

MA chere amie, nous sommes tous dans la joie; il faut que vous la partagiez. L'entreprise sur Minorque a d'abord passé pour téméraire: à présent qu'elle a réussi, on la regarde comme un présage de nouveaux succès, & comme une chose tout-à-fait naturelle. Le marquis de la Galissonniere a dissipé la flotte angloise, & le Duc de Richelieu a pris le fort S. Philippe d'assaut: ce sont-là des événemens heureux auxquels nous ne sommes pas accoutumés dans nos guerres navales avec les anglois, & qui n'en sont que plus agréables & plus importans. Nos soldats ont
montré

* E'pouse du comte de ce nom, de la maison de Lorraine, & grand écuyer de France.

montré une intrépidité & une passion pour la gloire qui étonnent. Le Maréchal de Richelieu voyant que la débauche & la crapule lui tuoient beaucoup de monde, & fésoient beaucoup de dégât dant l'armée, fit dire à l'ordre que quiconque s'enivreroit à l'avenir seroit privé de l'honneur de monter à la tranchée, c'est à dire, de l'honneur de se faire casser la tête. Cette menace a fait une telle impression sur ces braves gens, que depuis ce tems-là on n'a pas vû un homme ivre. *Où le point d'honneur va-t-il se nicher?* auroit dit Moliere. La ville de Paris va faire de grandes réjouissances; & pour moi, je ferai de mon mieux. On m'a apporté une fort jolie chanson de Collet sur cette conquête; je lui ai donné cinquante louis, & le roi une pension de 400 francs: il faut que tout le monde soit heureux, & même les poètes, dans la joie publique. Dites, si vous voulez, au grand homme qu'il peut venir me voir cette semaine, pourvu qu'il soit agréable, & qu'il me fasse rire. Adieu, ma chere amie, je baise vos belles mains, & votre petite fille.

Je suis, &c. LET-



LETTRE XXIV.

Au Duc de BOUFLERS.

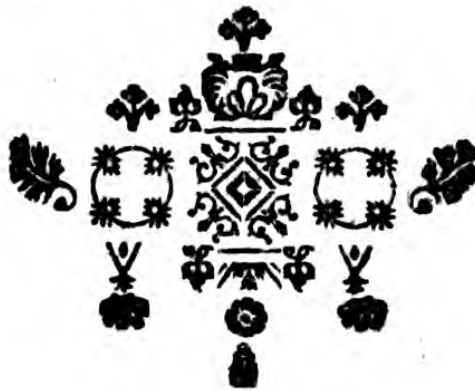
1756.

LES nouvelles qui nous sont venues de Saxe ont affligé le roi, & je n'ai pû les entendre sans verser des larmes: vous me mandez que la cour de Vienne est indignée: je le crois bien. Madame la dauphine est incofolable. Est-ce donc ainsi que des princes chrétiens & civilifés se font la guerre? Ce roi de Pruffe, que notre Voltaire a appellé, je ne fais pourquoi, le *Salomon du nord*, qui écrit d'une maniere fi humaine, & fait des actions fi cruelles, a donc forcé les archives de Drefde malgré la reine qui en défendoit l'entrée elle-même, & a entraîné cette princesse à la chapelle, où il fésoit chanter le *Te Deum* en action de graces de ce bel exploit! Est-ce dans ce fiecle

poli-

politesse & de philosophie qu'un roi, qui se fait passer pour un grand homme, a pû faire un affront si insultant & si inutile à une femme, à une reine, qui n'avoit que ses larmes & sa douleur pour toute défense? Nous craignons tous ici pour sa santé: le grand cœur d'une princesse de la maison d'Autriche doit beaucoup souffrir au milieu de ces indignités & de ces humiliations: nous déplorons sincèrement le sort de cette illustre maison; mais j'espère que nos larmes ne seront pas stériles, & qu'elles produiront une illustre vengeance; vous pouvez en assurer tous nos amis.

Je suis, &c.





LETTRE XXV.

Au Comte d'AFRI 1756.

VOUS êtes un ambassadeur bien heureux, puisque vous n'avez jamais que de bonnes nouvelles à nous envoyer. Je suis charmée de vos hollandois; ils ont donc refusé nettement les six mille hommes qu'on leur demandoit. Ce parti est fort sage, & nous met à notre aise. On ne croit cependant pas que cette affaire eût réussi avec autant de facilité, si le vieux Stathouder avoit encore vécu. Il étoit anglois par le cœur; il avoit une femme angloise; & le grand pouvoir que la dernière révolution lui avoit donné, auroit été à craindre, Mais il est mort, son fils est enfant, & les hollandois entendent

leurs intérêts: j'en suis bien aise pour eux & pour nous.

Je ne connois pas ce gros prince * allemand, qui parle si familièrement de moi, & me connoît si bien. Je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec la nation germanique, & encore moins avec des petits-maitres allemands. Si néanmoins il veut à toute force me connoître, & se vanter de ma connoissance, il faut le laisser faire: vous voyez que tous les étourdis ne sont pas en France.

Les suisses ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher en Allètagne, & ils en murmurent. Il est étonnant qu'ils fassent toujours les mêmes chicanes, lorsqu'il s'agit de passer le Rhin. Le dernier roi les y avoit bien accoutumés, mais ils ne s'en souviennent plus: d'ailleurs s'ils servent bien, on les paye bien: le dernier maréchal de Noailles disoit qu'ils avoient plus gagné de louis-d'or au service de France qu'ils n'avoient perdu de gouttes de fang.

* Mr. de Reischach, ministre de l'empereur en Hollande.

fang. Vous, qui êtes fuisse, mr. le comte, vous n'en croirez rien: mais pourtant exhortes vos compatriotes à devenir raisonnables; vous aurez sans doute autant de pouvoir sur leur esprit, que vous en avez sur ceux des hollandois.

Les tableaux que vous m'avez achetés sont excellens, surtout le Paul Veronese: le roi les a admirés le premier, comme de juste; & les autres les admirent actuellement à leur tour. Mais par quel hazard ces chefs-d'œuvres se trouvent-ils en Hollande pour être vendus comme des balles de soie par des marchands sans goût? Je vous remercie de vos soins, & je vous prie de me les continuer. Vous auriez, dites-vous, envie de venir faire un tour en France pour vos affaires. Le roi vous le permettroit volontiers: mais il ne croit pas que ce petit voyage soit convenable dans la circonstance pour le bien de ses affaires: attendez encore un peu, & soyez sûr que je ne laisserai pas échapper la première occasion qui se présentera de vous faire plaisir.

On se propose de contracter avec les hollandois pour quelques munitions de guerre: l'embaras ne sera pas de trouver des marchands, mais de négocier le tout avec beaucoup de prudence & de secret. Je crois sans peine que la nation hollandoise est charmée de la neutralité qu'on lui a offerte, & qui a été acceptée. Un état qui a plus d'estime pour l'argent que pour la gloire, a de quoi se satisfaire tandis que ses voisins s'égorgent & se ruinent. Les hollandois partagent les succès des vainqueurs sans partager les risques & les pertes des vaincus. Qu'est-ce que c'est que ce Mr. de Reischach, qui m'écrit? Je ne fais pas pourquoi ce mr. de Reischach pense à moi: cependant je lui répondrai avec politesse, parceque son prince est de nos amis.

Comment passez-vous votre tems parmi ces bons hollandois? Savent-ils vivre agréablement? Peuvent-ils rire, se réjouir, oublier leur argent pour quelques momens? Je crois que la vie est fort ennuyeuse dans ce pays.

pays-là; & j'en suis fâchée pour vous, à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaisir, ce qui est très-rare & très-louable. Je vous salue cordialement, mr. l'ambassadeur, & je vous recommande toujours les affaires du roi.

Je suis, &c.



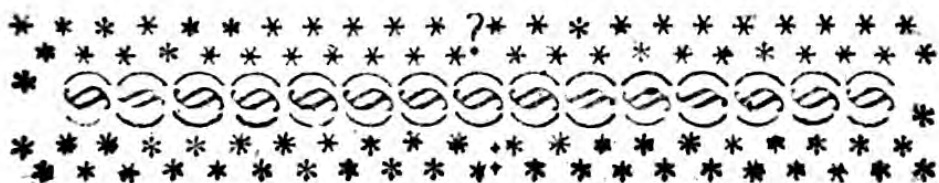
LET T R E XXVI.

Ala comtesse de BASCHI. Janvier, 1757.

MA chere amie, je vous prie de partir à l'instant pour venir me voir: mon esprit est dans la plus horrible situation; je suis surprise, confuse, désespérée: donnez-moi, s'il se peut, des consolations & des conseils. Un monstre vomi de l'enfer vient de commettre le crime le plus grand, le plus noir & le plus atroce, contre le plus aimable des hommes & le meilleur des

rois. Ce bon prince, qui devoit être adoré de tout le monde, a été frappé par un scélérat, comme il montoit dans son carrosse pour aller à Marli. Au premier bruit de cet exécrationnel attentat, je cours à l'appartement du roi qu'on avoit transporté dans son lit; j'arrive toute essouffée, éperdue, & je me dispose à entrer: mais on me repousse malgré mes cris & mes menaces, de sorte que j'ai été obligée de revenir chez moi le désespoir dans le cœur. Je tremble que la blessure ne soit mortelle; car tous mes amis m'abandonnent, & je suis toute seule ici à pleurer. Hélas! je ne pleure pas pour moi, mais pour ce cher prince: je donnerois ma vie pour sauver la sienne. Au nom de Dieu & de notre amitié, courez, demandez, informez-vous de son état: prenez pitié de votre amie.

Je suis, &c.



LETTRE XXVII.

Ala maréchale d'ETRE'ES. Août. 1757.

JE vous félicite sincèrement, madame la maréchale, sur la gloire que vient d'acquérir notre ami : mon amitié pour vous & mon estime pour lui redoublent la joie que je ressens de sa victoire. Le duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le maréchal de Saxe, & il n'a pas mieux réussi contre son meilleur élève. Mais au milieu de ma joie, je sens une vraie douleur de voir qu'on lui ôte le commandement de son armée au moment même de son triomphe. Un homme, que je n'aime pas, plein d'ambition & de vanité, a persuadé que la guerre alloit trop lentement, qu'on auroit pû la terminer dans une campagne, & qu'il étoit le hé-

ros à qui le ciel avoit réservé cet exploit. C'est cet homme qui va succéder au brave d'Etrées, au grand étonnement de toute la France & de nos ennemis. Il faudra donc que notre cher maréchal revienne, mais couvert de lauriers, & honoré de l'estime publique, ce qui est plus que suffisant pour dédommager les grands hommes de la perte de la faveur. Cependant je ne puis m'empêcher de plaindre la France, qui, à ce que je crains, perdra beaucoup par sa retraite. Outre ce motif, qui me rend si sensible à sa disgrâce, ma tendresse pour vous est un nouveau sujet de douleur, quand je pense à celle que vous éprouvez. Consolez-vous, ma chere amie; vous voyez que je ne suis pas toute-puissante: je n'ai pas été consultée dans cette affaire, sans quoi vous concevez bien que les choses auroient tourné autrement. Votre vertu & votre courage vous mettront au dessus des injustices de la fortune: quant à moi, je ferai tout mon possible pour la changer, & serai toujours votre sincere amie. &c.



LETTRE XXVIII.

Au maréchal de SOUBISE.

Novembre, 1757.

VOUS n'avez pas besoin de vous justifier avec moi, mais auprès du roi & de la France, qui sont surpris & irrités de cette malheureuse affaire de Rosbach. Un général battu est toujours un mauvais général dans l'esprit du public: les parisiens surtout sont furieux; ils ont commis mille insolences à la porte de votre maison. Voilà quelles sont les douceurs de ma situation, & ce que je gagne à servir mes amis. Cependant le roi vous estime toujours, & je crois que vous conserverez votre faveur; mais vous perdrez votre commandement. On vous impute beaucoup de fautes. On dit que le roi de Prusse vous a tendu un pie-

ge, & que vous y avez donné mal-adroite-
 ment. Il ne m'appartient pas de juger sur
 ces matieres; mais il me semble que je puis
 dire sans erreur, qu'une bataille est un jeu
 où les perdans passent presque toujours pour
 des fots, & souvent peut-être injustement.
 J'espere, mr. le maréchal, que dans une
 autre occasion vous montrerez ce que vous
 savez faire, & forcerez vos ennemis à vous
 admirer, & ceux de votre roi à vous crain-
 dre. En attendant, je ne puis m'empêcher
 de vous dire que la guerre ayant été heu-
 reuse jusqu'ici, il est bien triste pour vous &
 pour la nation, que la fortune ait commencé
 par vous à nous tourner le dos, & que vous so-
 yez le premier qui nous fasse verser des lar-
 mes. Ne perdez cependant pas courage :
 vos amis vous feront fideles & utiles; comptez
 là-dessus. J'ai voulu vous gronder un peu
 pour soulager ma douleur : j'ai peut-être tort,
 & ceux qui vous blâment encore plus. Ve-
 nez, & prouvez devant toute la France, que
 vous avez fait le devoir d'un bon général à
 Rosbach,

Rosbach , & que votre défaite est la faute de la fortune , & non pas la vôtre : ce sera le premier plaisir que j'aurai goûté depuis la nouvelle de cette malheureuse bataille. Je vous salue de tout mon cœur : consolez - vous , espérez & portez - vous bien. Je suis bien fâchée contre votre prince Hilbourghausen : il paroît que cet homme a beaucoup de présomption & très - peu de capacité ; il a demandé le premier la bataille , & il s'est sauvé le premier ; le renard qu'il croyoit prendre , a été plus fin que lui. Je le hais , je crois , encore plus que le renard , &c.

L E T T R E XXIX.

À la Comtesse de BASCHI. 1757.

IL n'y a pas de nouvelles à présent ; mais nous en attendons de jour en jour : Dieu veuille qu'elles soient bonnes ! Je vous dirai seulement , que je vous aime toujours ; mais
ce

ce n'est pas une nouvelle. On dit que Damien est mort comme un héros, & qu'il a souffert le plus affreux des supplices avec une constance extraordinaire: où le courage se trouve-t-il? Ce scélérat étoit fait pour les grands crimes. On dit encore qu'avant d'aller à la Grève, il a mangé deux perdrix & bu une bouteille de vin, considérant tous les apprêts de son supplice, comme s'ils avoient été faits pour un autre. Il faut avouer qu'il y a de grandes ressources dans le cœur de l'homme, & qu'il peut beaucoup souffrir sans trembler. On craignoit que ce misérable n'eût quelques complices cachés, qui pourroient entreprendre de le sauver. Les gardes & la maison du Roi étoient sous les armes: je ne fais pas si tout cet appareil étoit bien nécessaire, à moins que ce ne fût pour rendre son supplice plus éclatant, & imprimer plus de terreur.

Savez-vous que le pauvre Baille est mort? Tout le monde le regrette, excepté sa fem-

sa femme , qui en pareil cas ne fera certainement regretée de personne : mais elle s'en moque. Elle ne fait pas même semblant de pleurer ; elle est fort gaie , & paroît aussi indifférente à la mort de cet honnête homme, que si elle n'avoit perdu qu'une paire de gants. En vérité, il y a des femmes bien extraordinaires , & qui me font rougir de mon sexe.

• Voudrez-vous bien prendre la peine d'aller voir pour moi la collection de mr. de Renecé? Car je n'ai pas le tems pour cela. On dit qu'il a d'excellens tableaux des plus grands maîtres : je m'en rapporterai à votre jugement & à votre goût, s'il me prend envie d'acheter. Nous sommes actuellement fort solitaires : tout le monde est à l'armée ; & en cela la guerre, si horrible d'ailleurs, est un bien, puisqu'elle nous délivre d'une foule de finges bas & rampans qu'on ne peut aimer, mais qu'il faut souffrir : j'en excepte deux ou trois qui ne sont pas des finges, & qu'on peut estimer comme des hommes de mérite.

mérite. Adieu, ma chere; venez voir votre amie, & l'embrasser sur les deux joues, &c.

§ * * * § * * * § * * * § * * * § * * * §

L E T T R E X X X .

Au maréchal de NOAILLES. 1758.

HElas! vous aviez raison, mr. le maréchal; il est malheureusement arrivé au comte de Clermont, ce que tout le monde avoit prévu: on disoit qu'il étoit brave & aimoit la gloire, comme tous les Bourbons; mais qu'il n'étoit pas bon général. On disoit vrai, & l'événement a justifié l'opinion publique. On rapporte que le roi de Prusse sachant qu'il avoit été nommé pour commander notre armée, dit qu'il faisoit que la France fût dans une grande difette de généraux, puisqu'on avoit choisi un ecclésiastique. Le comte de Charolois, qui se connaît en hommes, & qui connoissoit son frere, lui dit à son départ

pour

pour l'Allemagne: *Ah! mon frere, vous feriez mieux de dire votre bréviaire!* Le conseil étoit fort bon: mais malheureusement pour lui & pour nous, il n'a pas voulu le suivre. On rapporte même qu'il étoit à faire la débauche avec ses amis dans sa tente, lorsqu'on lui annonça que l'ennemi approchoit, qu'il traita ce bruit de ridicule, quoiqu'il entendît le canon ronfler à ses oreilles; & qu'il ne se leva de table avec ses braves amis, que pour prendre la fuite. C'est sans doute une plaisanterie contre ce pauvre prince; & cela ne peut être vrai, parceque cela n'est pas vraisemblable. Il est impossible qu'un prince du sang soit assez lâche & assez bas pour se déshonorer ainsi lui-même & son pays de gaieté de cœur. Il faut vous l'avouer, mr. le maréchal, nous commençons à appréhender le succès de la guerre: nous sommes battus partout, & nos premières victoires ne servent qu'à augmenter le sentiment de nos disgraces présentes, de même qu'un homme riche qui tombe dans la misere souffre doublement

blement quand il se rappelle qu'il a été heureux. Le fléau de la guerre est surtout horrible pour les vaincus ; les fonds nous manquent, les peuples se découragent, & sont misérables. La guerre fait plus de mal en France en trois ans, que la paix ne fait de bien en vingt. Cependant nous voilà engagés, & quoique nous ayons très-mauvais jeu, il faut finir la partie. Le misérable point d'honneur, qui gouverne le monde, est aussi puissant sur l'esprit des princes que sur celui des particuliers ; mais il est infiniment plus funeste dans les grandes querelles des peuples que dans celles des petites familles. Il est bien triste pour nous que votre âge vous empêche d'agir, mr. le maréchal : donnez-nous au moins des conseils, & sauvez-nous, &c.





LETTRE XXXI.

Au duc de BOUILLON. 1759.

JE vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir & un plaisir de vous obliger; mais je ne veux point de remerciemens: les petits services que je peux rendre, je les rends de bon cœur; je les dois au mérite, & quand je paye mes dettes, personne ne m'est redevable.

Au milieu de nos calamités, nos ministres veulent frapper un coup hardi: c'est un projet du vieux maréchal, qui, comme vous savez, est très-fertile en projets: je souhaite que cette fois-ci il soit plus heureux. L'entreprise sera noble, mais peut-être téméraire: Louis XIV en a donné l'exemple, & s'en est repenti; Dieu veuille que Louis XV.

ne se repente pas. Quoi qu'il en soit, la chose est résolue, & la flotte se prépare. Croyez-vous que votre parent, le grand & infortuné prince Charles Edouard nous aime encor assez pour s'exposer à faire une seconde visite aux anglois? L'expédition est dangereuse, mais grande, & digne de lui. Son nom, sa réputation, son mérite & sa valeur, nous donneroient beaucoup à espérer. Des hommes bas & jaloux font courir le bruit qu'il ne s'amuse actuellement qu'à boire & à faire des folies à Bouillon : mais des hommes bas & jaloux ne méritent pas d'être crus; je l'ai éprouvé plus d'une fois. Si ce prince s'ennuie de sa retraite & de son obscurité, voici peut-être la dernière occasion qu'il aura de changer sa fortune. Sondez adroitement son esprit; voyez quelles sont ses dispositions à notre égard, & s'il est toujours déterminé à n'être plus, comme il le disoit, *l'épouvantail des anglois*. Comme il a pris un ministre de l'église anglicane, & qu'il semble avoir entièrement abjuré le Pape, son nom n'effarou-
cherait

cheroit plus tant les esprits, & peut-être le verroit-on de meilleur œil qu'auparavant: du moins il leur a ôté un grand prétexte. La première fois que vous viendrez ici, & il faudroit que ce fût bientôt, on vous parlera plus amplement. Je suis toujours, mr. le duc, avec le plus sincere attachement, &c.

P. S. Je vous prie de faire mes très-humbles civilités à madame la duchesse: l'aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite? Quand aurai-je le plaisir de l'embrasser?



LETTRE XXXII.

A mr. DUCLOS, secrétaire de l'académie françoise.

VOUS m'avez fait un beau présent, monsieur, & je vous en suis bien obligée. Votre petit livre est un livre d'or; c'est un portrait excellent d'un original que je hais

& que je méprise : vous êtes heureux de ne connoître ce monde qu'en philosophe , & de n'être que spectateur. Si l'académie veut bien avoir quelque égard pour ma recommandation , je prendrai la liberté de lui proposer un homme que j'estime beaucoup , qui a bien servi le roi , & qui s'est fait un beau nom dans la littérature. Une place parmi vous , messieurs , est le *cordons bleu* des gens de lettres : ils y aspirent tous , quoique peu l'obtiennent & le méritent. Celui que je vous recommande le mérite sans contredit , & j'attends de votre justice qu'il l'obtiendra.

Je suis , &c.





LETTRE XXXIII.

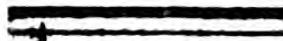
Au duc de BROGLIE.

Mars, 1759.

MONSIEUR le duc, le roi & la nation vous ont de grandes obligations: votre victoire nous fait respirer, & nous donne un rayon d'espérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent sur la France des quatre coins du monde. Le Prince Ferdinand a donc vû à Berghen que nous avions encore des hommes qui savoient se battre & vaincre. Le service important que vous venez de rendre au roi, ne restera pas sans récompense. Il est fort satisfait de votre conduite ; les peuples sont dans la joie, & pour moi je vous servirai de tout mon pouvoir par justice & par inclination. Vous êtes d'une famille, qui a produit plus d'un grand homme; vous imitez les mêmes exemples, & vous irez encore plus loin. Je vous remercie

bien de la relation que vous m'avez envoyée; elle est charmante pour le fond & pour la forme: le vieux maréchal dit que vous vous battez, & que vous écrivez comme César. Tous nos maréchaux sont jaloux; c'est-la votre plus grand éloge: en effet ils doivent l'être; il ne leur est jamais arrivé de battre l'ennemi, & surtout un homme comme le prince Ferdinand, avec une armée inférieure d'un tiers. On admire surtout la sagesse de votre conduite après la victoire, afin de vous en assurer les avantages. On gagne tous les jours des batailles, mais il est assez rare qu'on en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux françois l'exemple de la valeur & de la conduite. Et nous sommes charmés de vous avoir cette obligation. Je vous prie, monsieur le duc, de me compter au nombre de vos amis, & je souhaite que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

Je suis, &c.



LET.



LET TRE XXXIV.

A la maréchale de CONTADES.

Août, 1759.

LES malheurs qui fondent coup sur coup sur notre pauvre patrie, consternent toute la nation; mais pour moi, par ma situation ils m'affligent doublement. Il semble que je les ressente deux fois, parce que j'ai souvent part au choix des hommes, & que je suis presque toujours trompée. Le peuple dans son injuste & extravagant dépit, va jusqu'à m'accuser de vendre à l'ennemi le sang & la gloire de la nation: je lui pardonne, mais je ne pardonne pas si aisément à ceux qui par leur misérable conduite le jettent dans le désespoir. Cette horrible défaite de Minden est le plus funeste échec que nous ayons encore reçu de toute la guerre :

je suis bien fâchée, & pour vous & pour moi, que ce soit mr. de Contades qui ait été là. Tout le monde parloit bien de lui; on vantoit partout sa valeur & ses talens. J'ai dit un petit mot en sa faveur, & il est parti avec une confiance que je partageois, & qui a été bien trompée. Il court un billet que le prince Ferdinand écrivit la veille de la bataille à Freitag, partisan de son armée: le voici tel qu'on me l'a montré: „ Je livre „ demain bataille aux françois; s'il échappe un seul équipage, vous en répondrez „ sur votre tête. ” Ce billet fait connoître que le prince étoit sûr de sa victoire, & qu'il ne fesoit pas grand cas de son ennemi. Il a en effet gagné une bataille complète; tous les équipages & les munitions ont été pris, & nous voilà presque sans armée: tout est perdu, l'honneur même. Je ne condamne ni n'approuve personne; les affaires de la guerre ne sont pas de mon ressort: mais je me plains seulement à une amie. Je voudrois de tout mon cœur, que notre maréchal

chal pût justifier clairement sa conduite ; ce qui est bien difficile.

Je suis, &c.



LETTRE XXXV.

Au maréchal de BELLISLE. 1759.

JE suis bien sensible à la catastrophe de ce pauvre Thurot : on m'a recommandé sa famille, & malgré le malheur des tems, je ferai mon possible pour la consoler un peu de la perte de ce brave homme, qui méritoit un meilleur sort. Il a fait des prodiges avec trois petites frégates, & a tenu en échec la flotte angloise pendant plus d'un an. J'ai dans l'idée que s'il eût eu le commandement de l'escadre de Brest, les choses auroient pris un autre tour. Il a vécu & il est mort en héros ; les anglois mêmes le craignoient & l'admiraient : c'en est assez pour sa gloire, mais ce

n'en est pas assez pour celle de la France : il étoit la dernière espérance de notre marine, & malheureusement il n'est plus. Je le répète, je veux prendre soin de sa famille : les grands hommes sont rares ; il faut honorer leur mémoire, & inviter par-là les autres à le devenir. Je voudrois n'avoir d'autre soin que celui de faire du bien ; c'est le seul qui me convienne, & qui me soit agréable. Votre département, mr. le maréchal, est de diriger le gouvernail de l'état au milieu de la tempête : la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous du naufrage ; c'est tout ce que nous osons espérer & demander.

J'ai achevé de lire le mémoire sur le nouvel impôt : je crois qu'il y a de bonnes choses ; mais il y a trop d'obscurité & trop peu de détails. Je vous en parlerai encore.

Je suis, &c.



LET-



LETTRE XXXVI.

Au duc de RICHELIEU.

VOUS m'avez écrit une lettre singulière, & votre conduite l'est encore plus depuis quelque tems. Vous avez la foiblesse d'être jaloux d'une femme : mais je vous demande quel droit vous avez de l'être. Vous vous croyez capable de régner sous le nom du roi, & personne ne le croit que vous. Cependant vous me trouvez toujours, dites-vous, dans votre chemin, & je suis la seule qui arrête le cours de vos grandes destinées. Monsieur, mettez la main sur la conscience, & écoutez-moi : apprenez d'une femme à être vrai & modéré.

J'ai

J'ai un peu de crédit ; je l'ai toujours employé pour servir ceux que j'en croyois dignes. Souvent, je l'avoue, j'ai eu le malheur de me tromper, & j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite. Vous n'êtes pas le seul qui foyez de ce nombre ; mais vous êtes le seul qui ayez été baslement ingrat, & qui ayez attribué à votre mérite personnel les faveurs que vous deviez à la bonté & à la foiblesse des autres. Si j'étois aussi puissante que vous le prétentez, j'aurois donc pû punir les insultes que j'ai reçues de vous ; & je le pourrois encore. Cependant vous avez gardé toutes vos places, vous en avez obtenu de nouvelles ; vous avez eu de grands commandemens, & vous en avez encore. Si je suis si puissante, je ne suis donc pas vindicative, comme vous le dites : & si je suis vindicative, je ne suis donc pas puissante ; puisque vous avez conservé votre faveur & vos emplois, & que vous osez impunément cabaler contre moi : tirez-vous de-là. Vous m'accu-
 fez

sez hautement d'ingratitude: mais, mr. le duc, permettez - moi de vous dire que je ne vous dois rien. D'ailleurs, si je vous avois d'aussi grandes obligations que vous prétendez, la conservation de votre faveur à la cour prouveroit que je suis reconnoissante. Je fais de quelles obligations vous voulez parler: mais un homme qui a un peu de respect pour lui-même, au lieu de s'en prévaloir, devroit en rougir. Pour moi, j'en ai rougi depuis longtems pour vous, & je desire de m'en repentir pour moi-même. Voilà quels sont mes sentimens, sur lesquels je vous prie de vous régler en vous recommandant de devenir, s'il est possible, raisonnable, juste & modeste. &c.

✻ ✻ ✻

LET.



LET T R E · X X X V I I .

A la comtesse de BASCHI.

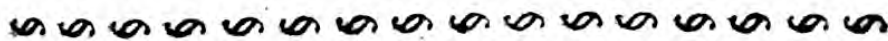
J'AI vû madame de Luffac, qui m'a donné un baiser pour elle & un pour vous : je lui ai fait beaucoup de caresses, parcequ'elle est votre amie, & qu'elle veut bien être la mienne. En vérité, ma belle comtesse, vous avez de jolies amies : la beauté cherche la beauté : cela n'arrive gueres parmi les femmes, mais vous n'êtes pas une femme comme les autres. Vous avez, avec toutes les graces de notre sexe, tout le mérite d'un galant homme, & c'est surtout pour cela que je vous aime. La mort de madame de Crussol est étrange. Comment ! enlevée en deux jours par une petite fièvre. Les amours ont fans doute bien répandu des larmes : que les belles femmes qui se portent

rent bien vont avoir peur ! Je vois avec douleur qu'il n'y a rien de durable sur la terre : on apporte au monde un joli visage, & voilà qu'il se ride en moins de trente ans, après quoi une femme n'est plus bonne à rien. Ceci m'afflige : parlons d'autre chose. Savez-vous bien qu'après le plaisir de vous voir, ou de vous écrire, un des plus grands pour moi est à présent la lecture. Voilà comme les goûts changent : je ne pouvois pas lire à dix-huit ans. Mon auteur favori est Voltaire : c'est un homme enchanteur qui plaît toujours, & qui persuade tout ce qu'il veut : je ne crois pas qu'un homme puisse avoir plus d'esprit, plus d'éloquence, & plus d'humanité. Avez-vous lû son *Ecoffaise* ? Connaissez-vous la tendre Lindane, le malheureux Montrose, le généreux Murray & le vilain Frélon ? Tout cela est charmant : j'ai bien pleuré. Ce maraud de Frélon, si je l'avois eu auprès de moi, je lui aurois craché au visage ; car son caractère fait peur. Je suis étonnée que Voltaire

taire fasse de si belles choses à son âge, & qu'il soit si gai, si humain; car la vieillesse est dure, & toujours de mauvaise humeur. Tous les vieux visages que j'ai connus étoient chagrins, bizarres, bourrus, ne rioient jamais, & haïssient surtout les jeunes gens. Croyant que c'étoit un effet naturel de l'âge, je craignois presque autant de devenir alors aussi ridicule par l'esprit que par la figure. Mais l'exemple de mr. de Voltaire me rassure, & fait voir que c'est le vice de l'homme, & non pas de l'âge: il est rare qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrois pas répondre que je serai gaie; mais je tâcherai d'être contente & résignée. Cependant entre nous, je crois que cela est plus difficile à une femme qu'à un homme. Pour revenir à l'*Ecoffaise*, (car je suis en train de causer;) si vous ne l'avez pas lue, lisez-la; &, si vous l'avez lue, relisez-la encore, vous y trouverez de nouvelles beautés; après quoi faites une priere pour la conservation de l'auteur, qui est très-bon chrétien.

rien, quoi que disent les ignorans & les jaloux.

Mais à propos de chrétiens, savez-vous que la jeune marquise de Pecquigni a quitté le rouge & couvre sa gorge? Elle étoit hier à la messe du roi, belle & modeste comme un ange, & prioit Dieu avec une dévotion qui fesoit enrager les hommes, & plaisoit beaucoup aux autres femmes par le même motif: car c'est une redoutable rivale de moins. Je vous embrasse tendrement, ma chere comtesse; vous voyez par la longueur de ma lettre combien je vous aime, &c.



LET T R E XXXVIII.

A la même.

COMME je m'ennuie, & que j'ai la migraine, je m'en vais vous écrire; c'est un remede qui m'a toujours réussi. Il

se passa hier au cercle une scene que je veux vous raconter la premiere. Il y avoit un maréchal de France qui a perdu, il n'y a pas longtems, une bataille & son honneur. Cependant il paroît plus fier & plus content de lui-même qu'auparavant: il y a des fronts d'airain. La duchesse de S * qui ne perd jamais l'occasion de se réjouir aux dépens des autres, se tourna vers la mere du héros, & lui dit gravement :

„ Hélas, madame, comment reçutes-vous la nouvelle de la disgrâce de mr. votre fils? Dormiez - vous? Mangiez - vous? Vous cachez - vous de honte? Aviez - vous envie de mourir? ” Tout cela fut dit avec le ton que vous savez, Le maréchal, qui est philosophe, n'a pas voulu se quereller avec une femme: mais il alla se plaindre au roi, qui se mit à rire, & lui demanda s'il avoit peur de la langue d'une femme.

J'aurai

* St. Simon.

J'aurai soin de la petite Valbelle, parce-
 qu'elle est belle & douce, & que vous la re-
 commandez: cependant je vous dirai en pas-
 sant que j'ai déjà bien des filles, dont je ne suis
 pas la mere, & que les tems sont difficiles.
 Mais après tout, il faut faire du bien, & j'en
 ferai tant que je pourrai. L'éclat de la cour a
 d'abord ébloui la petite personne, comme il
 arrive à tous ceux qui la voient pour la pre-
 miere fois: j'ai eu aussi cette foiblesse, mais
 il y a longtems que j'en suis guériee. J'es-
 pere que cette jeune fille regardera bientôt
 avec indifférence ce qu'il faut lui permettre
 d'admirer quelques momens. Mais si cette
 folie lui dure deux mois, je la renverrai
 comme indigne de votre amitié & de la mien-
 ne. Adieu, ma chere; le pauvre marquis
 veut vous faire ses complimens malgré-moi,
 & ce ne sont peut-être que des complimens:
 mais moi je vous embrasse avec toute la ten-
 dresse possible, comme aussi votre petite fil-
 le: je souhaite qu'elle ressemble à sa mere. &c.



LETTRE XXXIX.

Au marquis de BEAUFORT. 1760.

J'AI reçu avec bien du plaisir votre lettre & votre beau mémoire sur vos négociations en Espagne: il paroît que ce grand coup de politique réussira plus facilement qu'on ne l'avoit crû. Après tout, c'est l'intérêt de toute la maison de Bourbon en général, comme c'est la seule ressource de celle de France en particulier. *Ce pacte de famille* étonnera les anglois: mais il ne s'agit pas seulement de les étonner; il faut encore les faire craindre. On trouve que le plan est très-bien concerté dans toutes ses parties. Le roi de Portugal, qui est le premier sujet des anglois & leur tributaire, sera forcé de se déclarer; &, quoi qu'il arrive, ceci produira

duira une diversion qui ne peut être qu'avantageuse à la France, & embarrassante pour ses ennemis. On admire ici l'intelligence & la pénétration avec lesquelles vous conduisez cette grande affaire, malgré les difficultés sans nombre que vous trouvez dans l'irrésolution du conseil d'Espagne & la faction angloise. La faveur du roi & l'estime générale de votre patrie seront votre récompense : souvent un bon négociateur est plus utile à un état qu'un bon général, & fait réparer les injures de la fortune. Je vous prie de faire mes civilités à notre ami ; nous espérons lui devoir notre salut. Conservez vous pour le service de votre roi, & pour le bien de votre nation.

Je suis, &c.





LETTRE XL.

Au marquis de CASTRIES.

Novembre, 1760.

JE vous remercie de votre lettre, & surtout de votre victoire *. Cette petite affaire, que vous venez d'avoir avec le prince de Brunswick est une consolation dans le torrent de calamités qui fondent sur nous de toutes parts. Le roi est fort content; & quant à moi, je suis charmée que ce soit à vous que nous ayons cette obligation: vous n'avez pas trompé nos espérances comme tant d'autres. Les prodiges de valeur que vos troupes ont faits dans cette occasion, montrent que les françois n'ont besoin que d'un bon chef pour bien se battre. On dit des merveilles du brave régiment d'Auver-

* à Clostercamp.

d'Auvergne, qui a aussi le plus souffert. Le prince de Brunswick est toujours à craindre ; & sa retraite n'est pas celle d'un homme qui a peur. Il y a des gens qui prétendent que vous auriez pu tailler en pièces sa petite armée : mais je crois que ces gens qui font la guerre de leur cabinet, ne font ni justes, ni raisonnables. Adieu, mr. le marquis, vous êtes un homme admirable ; envoyez toujours de pareilles nouvelles ; nous en avons grand besoin. Tout le monde vous aimoit, à présent on vous estime beaucoup ; & je connois une personne qui fera tout son possible pour travailler à votre fortune, tandis que vous travaillerez à votre gloire, &c.





LETTRE XLI.

Au Comte d'AFRI. 6 Novembre, 1760.

JE ne fais pas si la mort du vieux roi George occasionnera quelque changement dans nos affaires: je crois que nous aurons toujours très peu à espérer, & beaucoup à craindre. Le gouvernement anglois est très-différent des autres. C'est le peuple qui fait la guerre plutôt que le roi: les princes meurent, mais l'esprit général subsiste, & cet esprit est contre nous. Le nouveau roi est très-jeune; il doit haïr Pitt autant que son grand-pere le haïssoit; mais ce ministre conservera son poste malgré lui, parcequ'il a la faveur populaire. Le seul moyen de nous procurer la paix seroit de vaincre: les victoires sont plus efficaces pour
cela

cela que les plus habiles négociations. Vous dites que les cœurs des hollandois sont pour nos ennemis : cela est étonnant, mais possible. Est-ce parceque les anglois désolent leur commerce, enlevent leurs vaisseaux, & leur font déjà sentir qu'ils aspirent au commerce general & exclusif de l'Europe ? Au reste, c'est la faction d'Orange qui nous veut du mal : les etats sont pour nous ; la canaille n'est rien, elle hait & aime sans justice & sans raison. Les états-généraux paroissent fort irrités contre les anglois à cause de leurs pirateries : croyez-vous que leur indignation puisse aller jusqu'à une rupture ? Voyez, examinez tout, continuez à bien servir le roi, & à faire honneur à ceux qui vous estiment.

Je suis, &c.





LETTRE XLII.

Au Duc de WIRTEMBERG. 1760.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir & de respect la lettre, dont votre altesse m'a honorée. J'admire votre généreuse résolution, & la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embrassez la cause de l'empire & la nôtre avec un zèle, qui, à ce que j'espère, vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes seront traitées comme les nôtres; &, si elles en partagent les travaux & les périls, elles en partageront aussi l'honneur & les avantages. Mais je crois, Monseigneur, qu'avant de partir pour l'armée, vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris: il y a mille choses, mille détails, qu'il vaut mieux traiter de bouche que par écrit, ou par des
négo-

négotiateurs. Nos ministres esperent que vous ramenez dans notre armée la fortune, qui nous a été si contraire jusqu'à présent : je l'espere aussi ; de bonnes troupes & un bon général ne se laissent pas vaincre aisément.

Je suis, &c.

* * * * *

LETTRE XLIII.

Au duc de BELLISLE.

EN vérité vos feseurs de projets sont des gens admirables ; il n'y a rien d'impossible pour eux ; ils trouvent des moyens pour tout ; & je ne doute pas que , si le roi avoit envie de la tour de porcelainé de Nankin , ou de la vigne de diamans du grand mogol , ces messieurs ne trouvassent la chose fort facile , & ne donnassent une méthode pour les transporter à Paris. Le mémoire
en

en question est un chef-d'œuvre d'impertinence, & ne peut avoir été enfanté que dans le cerveau d'un habitant des petites maisons. C'est une chose plaisante de voir un homme proposer sérieusement que, pour acquitter les dettes de l'état, il faudroit seulement que le roi fît banqueroute tous les quinze ans. Si le roi fesoit une banqueroute suivant ce systême, je crois bien qu'on le mettroit hors d'état d'en faire une seconde. Il vaudroit autant proposer d'aller voler sur les grands chemins tous les quinze ans. Cet homme ne doit avoir ni honneur ni bon sens. Je me rappelle un autre projet qui me fut adressé d'Hollande l'année dernière, & que je pris d'abord pour une mauvaise plaisanterie sur la misere du royaume: mais j'appris ensuite qu'il venoit d'un fou qui mouroit de faim à Amsterdam. Il prétendoit fournir au roi deux-cens millions annuelles par une seule taxe & sans fouler le peuple. La chose étoit la plus simple du monde. Il ne s'agissoit que de publier un édit pour obliger
 tous

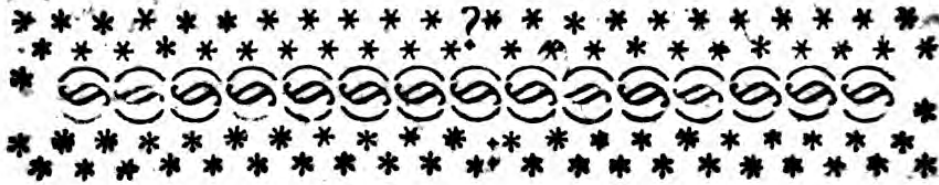
tous les fujets à récrier tous les jours un *rosaire*, faute de quoi ils payeroient cinq sous pour chaque omission. Comme les françois ne sont pas dévots, disoit l'auteur, ils feront presque tous les jours en faute, ce qui produira des sommes immenses. Il finissoit par demander un place pour sa peine, & on lui offrit une place à Bicêtre. Le grand point est de trouver de l'argent, & non pas de faire des projets. Chaque nouveau contrôleur général promet des merveilles; mais il se trouve embarrassé dès le premier pas, & on est obligé de s'en défaire pour le remplacer par un autre, à qui un troisième succede bientôt. Les finances sont dans un désordre épouvantable; les peuples sont pauvres, murmurent, & vont chez l'étranger chercher une meilleure patrie; notre crédit est perdu; les anglois sont heureux, & nous sommes sans ressource & sans espérance. Je ne crois pas que la guerre de la succession ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour sauver la

Fran-

maréchal de Broglie lui écrivit après son désastre pour l'inviter à se réunir à son armée, & à ne plus camper à part, de peur des conséquences; ce qu'il refusa: sur quoi le général françois a reçu ordre de renvoyer cet ami incommode & inutile dans son pays. Mais laissons là le duc de Wirtemberg. Je viens de lire le *Russe à Paris*, & je trouve qu'il ne raisonne pas mal pour un russe: il a bien raison; la France n'est plus qu'un vaste tombeau, où on trouve encore les épitaphes des grands hommes qu'elle a produits, & dont la race est presque éteinte: il n'y a plus que bassesse, lâches artifices, intrigues puériles, livres impertinens, & une extrême misère. O France! qu'est devenue ta gloire? Vous vous moquez de moi, madame, avec votre comédie des *Philosophes*, c'est un libelle grossier & sans esprit, j'ai bien eu de la peine de la lire jusqu'au bout, & je suis étonnée que les magistrats aient permis la représentation d'une satire personnelle. Mais quel est donc ce Palissot, qui

qui se donne pour le protecteur de la religion & de la vertu contre des gens de lettres qui passent pour religieux & vertueux. Cet homme-là a mauvaise réputation. On a voulu me présenter mr. Palissot comme le bel-esprit à la mode: mais j'ai refusé de le voir; j'aimerois autant, Dieu me pardonne, voir l'illustre mr. Fréron. Avez-vous été chez la Dorigni? Le comte est-il toujours de bonne humeur? Quand vous viendrez-vous? M'aimez-vous toujours? Voilà bien des questions de femmes. Adieu, vous savez que, *femina cosa garrula, e loquace.*





LETTRE XLV.

A la même. 1760.

VOUS me demandez à quoi je m'occu-
pe quand je n'ai pas la migraine, ni
mauvaise compagnie. J'écris, madame; je
barbouille du papier, comme tant d'autres :
je fais des mémoires sur ma fortune singu-
liere, & sur les choses que j'ai vues qui sont
plus singulieres encore. Il me semble que
c'est une occupation raisonnable pour une
femme qui a presque passé l'âge de plaire,
& qui ne s'en soucie pas du tout. Je dirois
bien de vérités défagréables pour certaines
gens; mais je ne veux ni mentir, ni flatter des
fots ou des malhonnêtes gens. Cependant ces
mémoires ne verront la lumiere que lors-
que je ne la verrai plus: par-là j'éviterai

les reproches, ou le petit ressentiment des petits hommes bas & haïssables, dont je fais mention dans mon histoire véritable ; car les morts se moquent des vivans. Mais vous, madame, que faites-vous dans vos heures de loisir, qui sont assez fréquentes ? car vous n'êtes pas embarrassée de vivre avec vous-même. Lisez-vous le charmant hermite * de Fernay ? Pensez-vous à moi ? Priez-vous Dieu pour ceux qui vous aiment ? Toutes ces occupations sont bonnes & louables : c'est pourquoi je devine que ce sont les vôtres.

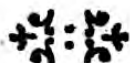
J'ai honte que des jeunes personnes me donnent tous les jours l'exemple de la fuite du monde, sans que j'aie le courage de les imiter : je le méprise sincèrement, mais je voudrois faire plus. La belle comtesse de de Neuville vient tout à coup de se jeter dans la haute dévotion ; elle entend tous les

H 2

jours

* Mr. de Voltaire:

jours quatre messes, communie toutes les semaines, & ne jette jamais la vue sur un homme : elle ne voit que son mari & son confesseur. Je loue beaucoup sa résolution & son courage ; mais je crains qu'elle ne préfère pas, & ce seroit bien dommage. Convertissons nous aussi, mais sans faire bruit, ni d'éclat, & sans affecter rien. Adieu, ma très-chère ; si cet avis ne vous plaît pas dites mieux, &c.





LET TRE XLVI.

A M^r. BERRIER. 1761.

LES françois sont admirables: le bon peuple! Qu'un Roi est heureux d'avoir de pareils fujets! Nous allons donc avoir une puissante marine qui fera un présent volontaire de la nation. Je suis surprise & enchantée de ce zele qui anime tous les ordre des l'état pour fournir des vaisseaux à l'état. Ceux qui prétendent que l'amour de la patrie est plus fort dans les républiques que dans les monarchies, n'ont qu'à me citer l'exemple d'un état libre, où les particuliers aient fourni trente vaisseaux de linge de leur plein gré, sans même en être priés, s'ils veulent que je les croie. Le roi est attendri: jamais il n'a tant aimé son peuple. Cependant je crains que ce se-

cours ne vienne trop tard : au reste il ne fera pas perdu pour cela , & servira dans une autre occasion. Les anglois haïssent les françois de tout leur cœur , & les françois les détestent sincerement : ils sont toujours en guerre , du moins en intention ; & quand ils mettent bas les armes par lassitude ou par épuisement , c'est pour les reprendre avec plus de fureur. Mais , monsieur , ne pourroit-on pas tenter quelque entreprise pour le moment ? L'Angleterre est entièrement dégarnie : ses flottes nous poursuivent dans les deux indes. Ne pourroit-on pas profiter de l'occasion pour faire une seconde tentative qui ne seroit peut-être pas aussi infructueuse que la premiere. Voilà ce qui m'a passé par la tête depuis quelques jours ; & si c'est un rêve , c'est du moins le rêve d'une bonne françoise. Faites-en ce que vous voudrez , ou ce que vous pourrez , je n'en parlerai à personne , pas même au grand seigneur. Madame de Carouge demande un emploi pour son fils , je crois qu'il le mérite :

mérite: c'est une famille, où le courage est héréditaire, & qui a toujours bien servi. Pour l'expérience, elle viendra; il est jeune. J'aime les jeunes gens; ils sont dociles, & aiment à s'instruire. Pour les vieux ils sont intraitables; quand ils ont une fois pris leur pli, ils sont insupportables en affaires comme en amour.

Ce que vous appelez ma faveur, c'est peu de chose: ce n'est pas elle qui vous soutient, mais votre mérite; vous lui devez tout, pensez-y bien. Quelquefois on m'écoute, souvent on me contredit: quelquefois je donne de bon conseils, souvent on m'en attribue de mauvais: mais en général comptez que mon pouvoir est bien borné, & je ne serois pas fâchée qu'il le fût davantage, afin de ne vivre que pour moi. Cependant j'aime & fers de tout mon pouvoir ceux qui servent bien le roi & l'état. Com-

me vous êtes de ce nombre, il m'est impossible de ne pas vous vouloir du bien: laissez crier vos ennemis & les miens, & continuez à vous rendre digne de l'estime des honnêtes gens.

Je suis, &c.





LETTRE XLVII.

Au Comte de S. FLORENTIN.

MONSIEUR le comte, je vous recommande un jeune homme qui donne de grandes espérences. J'aime ses protecteurs, & j'ai beaucoup d'estime pour sa famille, où l'honneur & les talens sont comme naturels. Ces motifs vous suffiroient pour l'avancer : mais il faloit vous le faire connoître. Je reçois dans ce moment une lettre de mr. de Paris qui me demande familièrement des choses impossibles, quoique je lui eusse déjà dit que je n'avois ni le pouvoir ni l'inclination de le servir. Je vous prie de le lui dire encore, car je ne veux pas lui répondre. J'admire la sainte

hardiessé de ces messieurs: quand une fois ils se sont mis dans la tête qu'ils soutiennent la cause du ciel, ils parlent & ils agissent avec une hauteur que Dieu ne doit pas approuver, & qui est certainement insupportable aux hommes. Ce ne sont pas des graces qu'ils demandent, mais des ordres qu'ils donnent. Je m'imagine, mr. le comte, que votre département doit être le plus désagréable de tous: car si vous voulez parler raison aux ecclésiastiques; il vous contredisent par un passage de la Bible: je suis en peine de savoir si cette race d'hommes est aussi nécessaire au monde qu'elle lui est incommode. Il est vrai que nous avons l'autorité en main, ce qui les fâche beaucoup: gardons-la avec soin, & faisons la craindre, de peur qu'ils ne se fassent craindre à leur tour, & ne soumettent le sceptre à la mitre.

Mais à propos de mon jeune-homme, si vous n'avez rien pour le présent qui lui convienne, il attendra: je ne vous demande pas de déplacer personne, ni de faire une injustice à un autre pour m'obliger.

Je suis, &c.)

LET.



LETTRE XLVIII.

Au cardinal de BERNIS. *

VOTRE situation me touche, quoique vous l'ayez méritée; & si je pouvois changer votre fortune, je le ferois encore, comme si vous en étiez digne: mais il y a des choses que je ne puis ni demander, ni obtenir. Souvenez-vous de ce que vous étiez il y a quelques années: vous étiez pauvre, mais heureux & aimable: votre ambition & mes bontés vous ont gâté. A peine avez-vous été employé dans les affaires, qu'on s'est apperçu qu'il y avoit une grande différence entre le talent de faire de petits vers & celui du gouvernement. Les fautes que vous commetiez tous les jours dans le département le plus difficile de tous
 m'affli-

* D'abord ambassadeur à Vienne, puis ministre d'état.

m'affligeoient : mais je n'osois vous croire incapable, & j'attribuois au défaut d'expérience ce que j'aurois dû attribuer au défaut de lumieres. J'espérois toujours, jusqu'à ce qu'on a été obligé de vous renvoyer. Vous n'ignorez pas que j'ai personnellement beaucoup à me plaindre de vous : néanmoins tout mon ressentiment se borne à ne parler de vous ni en bien ni en mal. J'ai gardé le silence qui me convenoit, & si vous avez à la fin été sacrifié, ce n'est pas à moi, mais au bien de l'état. Mais parlons sérieusement : pourquoi déplorez-vous si amèrement votre prétendue disgrâce ? Qu'avez-vous perdu ? Les inquiétudes & les tourmens de l'ambition ; & vous avez retrouvé le repos & la liberté avec un grand revenu & de grandes dignités. Vous êtes malheureux en une chose, c'est de ne pas sentir votre bonheur actuel, & de regretter le trouble, les inquiétudes & les peines qui accompagnent l'administration des affaires publiques. Toutes ces réflexions sont très-vraies,

vraies, quoique mon cœur ne les sente pas aussi bien que ma raison; & si j'étois à votre place, peut-être ferois-je aussi foible que vous: mais j'en rougirois & ne le dirois à personne. Je suis honteuse de vous prêcher: c'étoit plutôt de vous que j'aurois dû attendre des exhortations pour m'encourager à souffrir avec patience les vanités du monde & de la grandeur. Pour revenir au sujet de votre lettre, voici ma résolution que je ne changerai jamais. Je ne m'opposerai jamais à votre retour, ni aux faveurs qu'on pourra vous faire, & que vous désirez: mais si cela arrivoit, ne prenez pas la peine de m'en favoir gré; car soyez sûr que je n'y aurai aucune part. &c.





LETTRE XLIX.

A mr. de BUSSI.

NOUS avons d'abord jugé par les propositions extravagantes de Mr. Stanley, que la cour de Londres n'étoit pas sérieusement disposée à la paix; & vos dépêches le confirment. Mr. Pitt est un chicaneur, qui ne traite pas de bonne foi : il joue la comédie. Cependant il faut continuer jusqu'au bout, & mettre les anglois dans leur tort à la face de toute l'Europe, en exposant leur ambition & leur éloignement pour la paix. On ne doute cependant pas ici que dans le fonds ils n'en aient presque autant besoin que nous. Leur dette est immense, & augmente tous les jours; les soldats & les matelots commencent à leur manquer; & je ne fais pas si leur crédit, qui est leur seul soutien, pourra se soutenir encore

core longtems. A proprement parler, nos guerres avec cette nation ne font que des guerres de marchands, & n'en font que plus difficiles à terminer, parceque l'esprit de commerce ne veut point de rival. Mille particuliers de Londres qui font de grandes fortunes par la ruine & le massacre de leurs compatriotes mêmes, voudroient que ce jeu cruel durât toujours : ils peuvent aisément acheter le ministère & le parlement dans un pays où tout est à vendre ; de sorte que, lorsque les marchands ont déclaré la guerre à la bourse de Londres, il faut qu'elle se déclare à St. James six mois ou un an après. Voilà le grand obstacle qui s'oppose à la paix jusqu'à ce que le roi d'Angleterre ait des ministres assez honnêtes gens pour aimer le bien public, & mépriser les clameurs & l'argent de ceux qui s'enrichissent par la défolation des peuples. Vous dites que votre situation à Londres est bien désagréable : je n'en doute pas. Vous êtes exposé aux insultes d'un peuple brutal, & au mépris d'un ministre arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple

emple de patience : souffrez généreusement pour votre roi & votre patrie ; c'est la vraie gloire d'un bon citoyen. Dans vos négociations conduisez-vous avec modestie sans bassesse : la hauteur est ridicule dans les vaincus. Quel que soit le succès de cette tentative , tâchez surtout de vous faire honneur & à vos amis. Présentez mes très-humbles respects à cette personne qui a beaucoup de pouvoir & de bonne volonté pour nous : concertez-vous avec elle ; faites-nous des amis ; opposez, s'il est possible, le crédit des honnêtes gens à la faction des hommes bas & intéressés, qui préfèrent la guerre qui les enrichit, à la paix qui n'enrichit que la nation.

Je suis, &c.

Fin du premier Tome.



LETTRES

D. E

MADAME LA MARQUISE

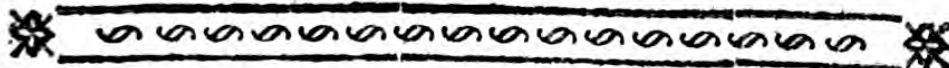
D E

POMPADOUR:

Depuis M D C C L I I I jusqu'à M D C C L X I I ,
inclusivement.

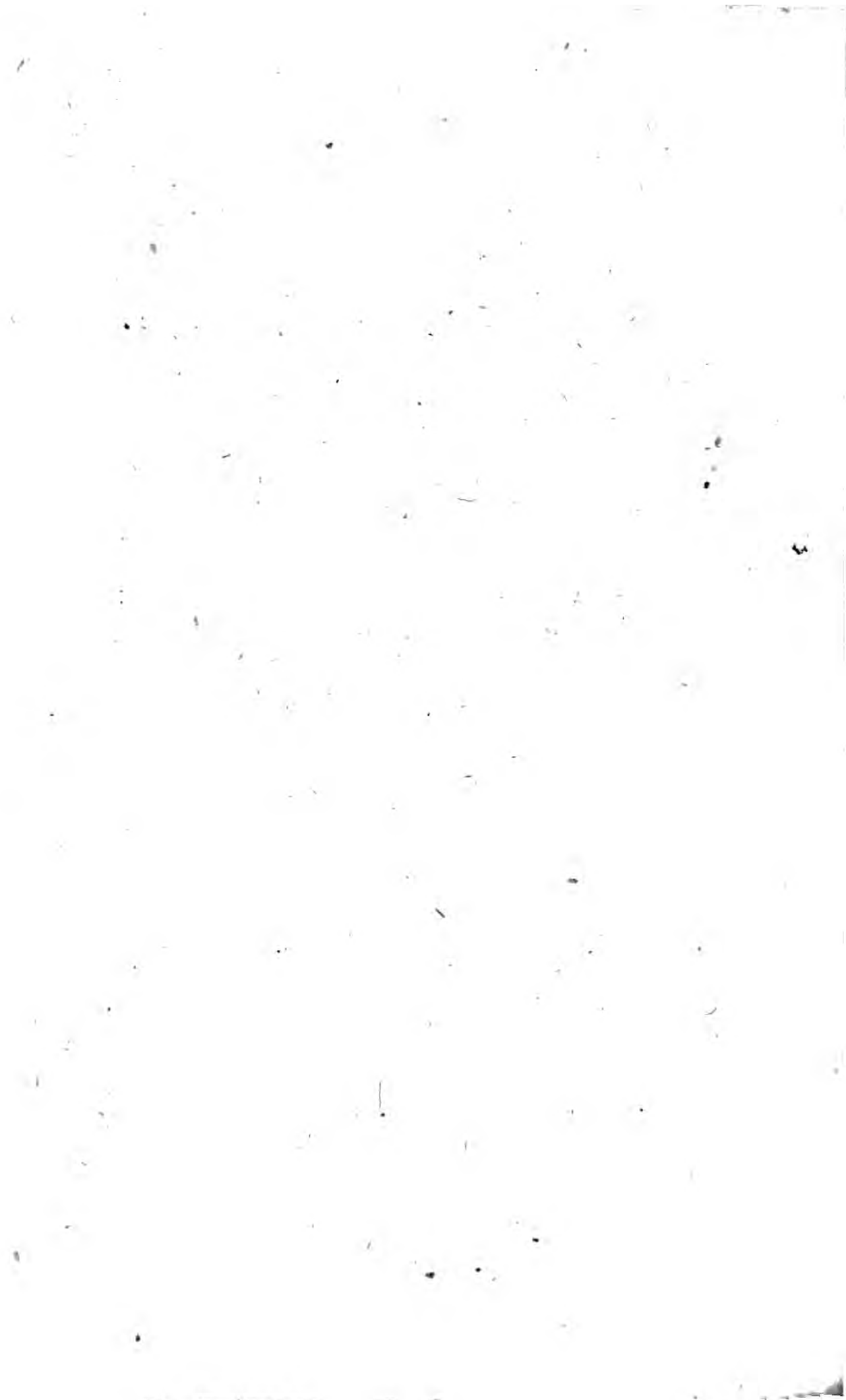


T O M E S E C O N D .



A L O N D R E S :

Chez G. OWEN, Fleet-Street; et T. CADELL,
dans le Strand. M D C C L X X I I .



LETTRES

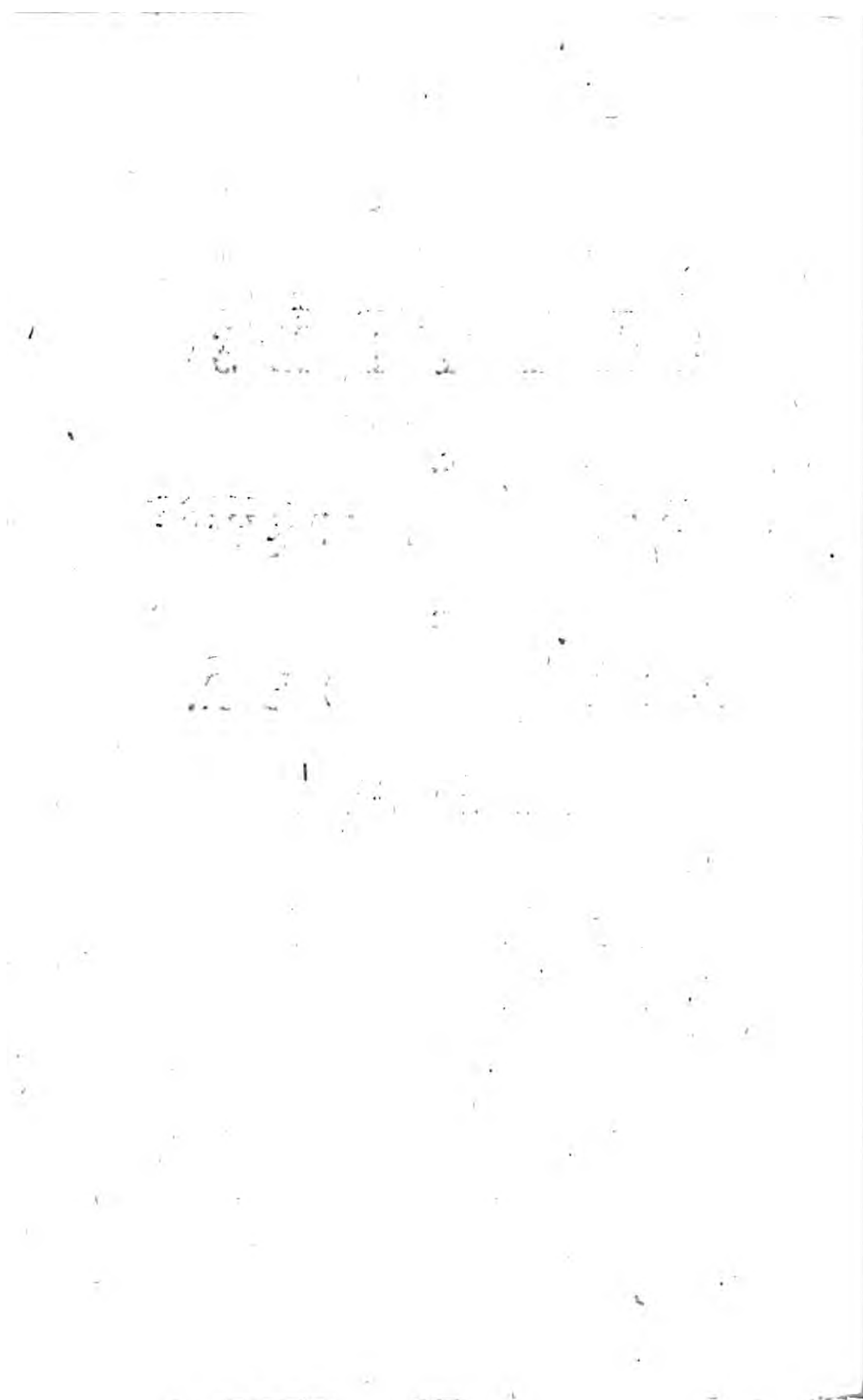
DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

TOME II.



fir. Il avoue que vous n'avez pas toujours été heureux à la guerre, mais il est persuadé que vous avez toujours mérité de l'être. Le fameux Turenne a perdu des batailles : consolez - vous. Le roi est fort mélancolique : cette suite continuelle de mauvais succès dans la guerre la plus juste & la plus nécessaire qui fût jamais, afflige sensiblement son bon cœur. Il souffre de tout ce que ses peuples souffrent; il ne signe pas un édit d'impôt qu'il ne le fasse en gémissant : il faut l'avoir vû dans ces tems d'humiliation & d'adversité pour bien juger de lui : il a l'ame belle & généreuse. Le bon droit est pour nous, & le ciel pour nos ennemis : adorons les profonds desseins de la Providence.

Quoi qu'il en soit, on a enfin mis la dernière main à ce qu'on appelle un chef-d'œuvre de politique, au *pañte de famille*; & ce que la France n'auroit osé demander ni espérer dans les tems les plus heureux, elle l'a obtenu au milieu de ses disgraces. Les françois sont

à présent espagnols, & les espagnols sont françois: c'est surtout à présent qu'*il n'y a plus de pirenées*, comme disoit Louis XIV. On espere beaucoup de ce coup d'état, & les anglois n'en feront pas contens: ils seront obligés de séparer leur forces pour faire tête aux espagnols, qui ont une très-belle flotte, une bonne armée & de bons officiers. On a résolu de forcer les portugais à se déclarer: leur neutralité est plus préjudiciable à nos affaires qu'une guerre ouverte, par les secours de toute espece qu'ils fournissent aux anglois, dont ils sont les très-humbles serviteurs. C'est une chose plaisante de voir un roi de cinquante ans en tutele, avec un fantôme d'autorité, qui regne sans gloire & sans liberté. Une nation, qui a quelques sentimens d'honneur, doit vivre ou périr indépendante, sans se rendre inutilement esclave, ridicule & méprisable. Le ministre d'Espagne agit avec beaucoup de zèle & de chaleur. Cependant on croit que le Portugal refusera d'abandonner les anglois: les intérêts du commerce



LETTRE L.

A la maréchale de BROGLIE. 1761.

MADAME, votre lettre me fait honneur, & votre douleur me touche beaucoup; mais il m'est impossible de vous soulager: le roi est fort en colere, & je crois que mr. le maréchal n'est pas sans tort. Il vouloit vaincre tout seul, & il a été vaincu. Son adversaire se défend assez bien; il a une lettre en poche qui semble le justifier. Cependant je suis prête d'avouer tout ce qu'on voudra en faveur de mr. le maréchal: il est brave, il entend parfaitement la guerre; on dit que c'est le seul que les ennemis craignent & respectent, & le seul qui puisse faire oublier le comte de Saxe, qui étoit l'ange

tutelaire de la France. Ainsi sa gloire est à couvert, & le dédommage bien de la perte de la faveur. Voilà bien des motifs de consolation, madame, en attendant que la fortune change. Le roi est bon; il a beaucoup d'estime pour mr. le maréchal, & vous devez tout espérer. Il faut laisser passer cet orage, qui ne sauroit durer; & vous verrez un tems plus heureux: dans ce pays on n'oublie pas toujours le mérite, & on en a toujours besoin.

Je suis, &c.



L E T T R E L I.

Au maréchal de SOUBISE. 1761.

JE vis hier le gros prince * allemand, qui me parla de vous avec beaucoup d'estime: il favoit sans doute qu'il me fesoit plaisir.

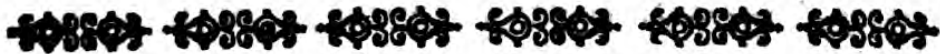
* Le prince de Nassau-Saerbruck.

dures, ce qui est d'abord un grand préjugé contre elles : la vérité & la justice n'admettent ni contradictions ni improbabilités. On dit qu'un avocat célèbre & honnête homme travaille à un mémoire sur cette malheureuse affaire : je le lirai aussitôt qu'il paroîtra, pour me mettre bien au fait de la question ; après quoi j'emploierai hardiment tout mon crédit pour venger la cause de la justice & de la vertu opprimée. Je suis charmée, monsieur, que vous vous foyez adressé à moi : cette confiance me donne un peu de vanité, en montrant que vous me croyez le cœur bon. Oui, je l'ai, ou crois l'avoir ; & dans cette occasion je tâcherai de mériter votre estime & celle de ceux qui vous ressemblent.

✻ ✻ ✻

LET.

merce de ces deux nations font tellement liés & compliqués qu'on regarde une rupture comme presque impossible. C'est pourquoi les espagnols se préparent sérieusement à faire un voyage à Lisbonne; & la France, malgré ses pressans besoins, ne pourra se dispenser d'y envoyer un corps de troupes. Voilà, mr. le maréchal, quelle est notre situation actuelle, craignant toujours, mais espérant beaucoup. J'espere aussi que vous ferez employé cette année: comptez sur vos amis. &c.



L E T T R E L I I .

A la Comtesse du BARAIL.

VOUS pouvez vous assurer que le jeune marquis ne sera pas oublié, à moins que je ne perde tout mon crédit: mais n'est-ce pas mon devoir de recommander les gens de mérite & ceux que j'estime? Craignez-

vous que je manque de mémoire? Non, madame, je me souviendrai toujours de vous aimer tendrement, & de vous obliger. La cour n'a jamais été si brillante qu'à présent au milieu de la misère publique. Nous avons une demi-douzaine d'altesses allemandes, qui font grand fracas. Il y en a un surtout qui daigne me faire sa cour. Les hommes, & surtout les princes, ne font rien pour rien: c'est pourquoi je devine qu'il a quelques vues; mais je le laisserai venir, & peut-être le servirai-je; car j'ai le cœur bon, & il a du mérite. Le de vieux visir * devient insupportable; mais on le souffre parcequ'il est nécessaire, ou qu'il passe pour l'être. Il est toujours mécontent, sombre & farouche: la vieillesse, comme les honneurs, change les mœurs. Cela est insupportable, & il faut pourtant le souffrir. Adieu, ma chère amie, je ne changerai jamais pour vous; car j'ai trop de plaisir à

vous

* Le maréchal de Bellifie.

celles du Canada: mais hélas! celles du Canada étoient à nous?

Le roi est fort satisfait de votre conduite; il a beaucoup de confiance dans vos lumières; & personne ne doute que si le czar abandonne ses amis, vous n'aurez rien négligé pour l'empêcher.

Je suis, &c.



LETTRE LV.

Au duc de FITZ-JAMES. 1762.

VOUS avez bien raison, mr. le duc; l'affaire de ce malheureux Calas fait frémir. Il falloit le plaindre d'être né huguenot; mais il ne falloit pas le traiter pour cela comme un voleur de grand chemin. Il paroît impossible qu'il ait commis le crime dont il étoit accusé: cela n'est pas dans la nature,

ture. Cependant il est mort, sa famille est flétrie, & ses juges cruels ne veulent pas se repentir. Le bon cœur du roi a bien souffert au récit de cette étrange aventure; & toute la France crie vengeance. Le pauvre homme sera vengé. Ces gens de Toulouse ont la tête chaude, & plus de religion à leur manière qu'il ne leur en faut pour être bons chrétiens. Dieu veuille les convertir & les rendre humains !

Vous vous moquez de moi, mr. le duc, avec vos remerciemens. Il y avoit un poste vacant qui vous convenoit: vous le méritez, j'en ai parlé au roi, & voilà tout. Le service que je vous ai rendu, m'a fait plus de plaisir qu'à vous. Partez donc pour l'armée, & soyez l'ami du prince de Condé. J'ai dans l'esprit que ce jeune homme ira loin: il a de grands exemples dans sa famille, & bonne envie de les imiter. Ses talens pour la guerre se développeront bientôt. Tant mieux; on ne connaît plus la France; la race des grands hommes est presque éteinte: j'espere

pere



LETTRE LIV.

Au marquis de BEAUSSAC. 1762.

JE vous remercie sincèrement de vos soins, & je vous prie de me les continuer. Des nouvelles de Russie sont actuellement plus importantes que jamais. Il y a long-tems que nous savons que le nouveau czar n'aime pas la France : nous avons perdu une bonne amie dans Elizabeth. Votre Pierre III. ne se donnoit pas même la peine de cacher ses sentimens du vivant de sa tante ; & j'ai oui dire qu'il ne manquoit jamais de plaifanter sur les défaites des russes, ou des alliés, quand l'occasion s'en présentoit ; ce qui fesoit voir qu'il avoit un mauvais cœur & un mauvais esprit. Personne ne doute que ce prince n'abandonne bientôt l'alliance : encore serons-nous bienheureux, s'il ne se joint

joint pas à nos ennemis. Dans une pareille circonstance votre ministere est très-délicat : vous marcherez partout sur des épines. Cependant tout despotique que soit un czar de Russie, on ne croit pas que celui-ci ose abandonner brusquement la cause commune : cette démarche, si elle étoit trop précipitée, ne manqueroit pas de déplaire à la nation. Les russes savent obéir ; mais ils savent aussi se défaire de leurs maîtres, quand ils osent abuser de leur pouvoir. La révolution de 1740, à laquelle il doit sa couronne, est un exemple récent & terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce prince seroit surtout déplorable dans la circonstance ; car l'Alexandre du nord est perdu, si la guerre dure seulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup, s'il est possible de le parer.

Les fourrures que vous m'avez envoyées sont fort belles, & je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que
celles

pere que vous aiderez à la faire revivre, & je fouhaite de tout mon cœur que la fortune vous traite d'une maniere digne de vous, &c.

* * * * *

LETTRE LVI.

Au duc de NIVERNOIS. 1762.

COMMENT vous portez-vous, mr. le duc? Vous allez voir que vos amis ne vous ont pas oublié. Mais auparavant il faut commencer par la préface, qui est *la salsa del libro*. Vous savez que nous n'avons que trop longtems fait la guerre, que nous n'y avons rien gagné, que nous avons grandbesoin de la paix avec les anglois & que les Anglois n'en ont peut-être gueres moins besoin que nous. Eh bien, le roi a hier résolu dans son conseil de vous charger d'une petite commission à ce sujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois & votre garenne pour venir à Fontainebleau recevoir

vos instructions: delà vous irez à Londres faire la révérence au bon roi George qui vous attend, & l'inviter à être de nos amis. Le roi ne favoit d'abord qui charger d'une négociation si importante & si délicate: une certaine personne a cité votre nom; sur quoi ce bon prince a beaucoup loué vos lumières, vos talents & votre zèle pour son service. Je l'écou-
tois avec plaisir, & j'étois bien éloignée de parler contre ma conscience en disant du mal de vous. Je sens que cet emploi est un peu désagréable: il seroit plus beau d'être l'ambassadeur d'un roi vainqueur que celui d'un roi vaincu. Mais vous êtes bon françois; l'amour de la patrie l'emportera sur vos répugnances. La paix que j'espère est la seule chose que je desire actuellement, & qui puisse m'attacher encore un peu à la vie. Ma santé n'est pas bonne; mais si je puis voir la France paisible, le roi content, & ses sujets tranquilles après tant de calamités, j'aurai assez vécu. Je vous salue de tout mon cœur, **mr. le duc**: vous aurez toujours une des premières

mieres places dans la liste de ceux que j'estime, & qui est très-courte, &c.



LETTRE LVII.

A la comtesse de BASCHI. 1762.

MA chere amie, car ce nom est plus beau que celui de madame la comtesse, & c'est pourquoi je m'en fers souvent, vous me demandez si je pense toujours à vous. Que ne me demandez-vous si je vis encore ? Pourrois-je oublier vos charmes & votre mérite ? Enfin j'espere que nous aurons la paix. Elle nous est bien nécessaire après la guerre la plus funeste & la plus honteuse qui se soit faite depuis le vieux Pharamond. La gloire de la nation sous Louis XIV. s'est dissipée comme un songe, & elle ne trouve à son réveil qu'une honte réelle. Quel tems, ma belle comtesse ! Le roi est chagrin, & moi je pleure, tandis que le monde croit que nous

hommes ici fort contents. Le bonheur ne se trouve pas dans les cours ni dans l'ambition, mais dans les cœurs modestes & modérés, qui ne desirerent, n'esperent, & ne demandent rien.

Valcourt disoit hier en riant, qu'il auroit falu pendre une demi-douzaine d'officiers généraux pour donner l'exemple, & que les anglois avoient été bien servis depuis qu'ils avoient tué un amiral. Le roi ne rioit pas ; mais sa bonté de cœur ne l'a pas empêché de dire que ce raisonnement là n'étoit pas tout-à-fait ridicule. Les anglois nous ont bien fait du mal, & nous leur en avons bien fait aussi : voyez s'il y a là quelque sujet de consolation, car il faut profiter de tout. Valcourt disoit aussi qu'au lieu de demander la paix, il n'y auroit qu'à laisser prendre aux anglois le reste de nos colonies, retirer nos troupes d'Allemagne, & faire une guerre défensive sur nos frontieres ; tandis que nous employerions la plus grande partie de nos forces pour faire
des

des descentes chez l'ennemi, le harceler, désoler son commerce, &c.; que par-là les Anglois seroient obligés de demander la paix à genoux en moins de deux ans, ou de faire banqueroute à l'univers. Il y a un certain air de raison dans ce discours: mais il auroit falu prendre ce parti il y a deux ans: c'est aujourd'hui trop tard.

Je me dépîte contre moi-même quand je confidère quels gens j'ai récommandés pour soutenir l'honneur de la France; des gens qui n'étoient propres à rien & qui aspiroient à tout; qui savoient faire des révérences & des bassesses, & courtoient ensuite en Allemagne pour se battre comme des femmes, & servir de risée à toute l'Europe. Ces réflexions me désolent & le roi aussi. Quelqu'un demandoit l'autre jour au prince de Conti, pourquoi la France avoit tant dégénéré, & qu'on ne voyoit plus de Turennes, ni de Saxes. *C'est, dit-il, depuis que nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Hélas! tout

à changé. Adieu, ma belle comtesse; je vous aime de tout mon cœur. &c.



LETTRE LVIII.

Au maréchal de SOUBISE. 1762.

NOUS sommes accoutumés à recevoir de mauvaises nouvelles, mais nous n'y sommes pas moins sensibles. Celle de votre dernière bataille a achevé de nous jeter dans la consternation. Vous avez de nouveau trompé les espérances du roi & les miennes, & nous sommes tous dans la douleur. On vous impute bien des fautes dans cette affaire, & nous admirons malgré nous la sagesse du prince Ferdinand, qui avoit promis de vous battre, & qui a tenu parole. Il falloit, disent vos ennemis, qu'il comptât bien sur sa fortune, ou sur votre incapacité. Quant à votre collègue, tout le monde le justifie & le plaint. Je crois cependant qu'on
a tort

a tort de vous juger si sévèrement, & moi encore plus de vous avoir exposé à l'être. Ne craignez pourtant rien : je prendrai soin de vos intérêts, & je tâcherai de faire votre paix avec le roi, qui est résolu de la faire avec ses ennemis. Les vieillards qui se refouviennent des dernières années de Louis XIV. leur comparent le tems présent. Nous avons tout perdu, des batailles sans nombre, un million d'hommes, nos colonies, notre crédit & notre honneur. Nous n'avons plus ni argent, ni ressources. Le roi parloit, il y a quelque tems, de s'aller mettre à la tête de ses armées pour les ranimer par sa présence. Je m'imagine que cette démarche auroit été utile; mais on l'en a dissuadé. Au nom de Dieu, mr. le maréchal, si les affaires ne sont pas encore tout-à-fait désespérées, tâchez de les réparer, & de nous mettre en état d'obtenir une paix plus honorable. Surtout faites tous vos efforts pour sauver Cassel, qui feroit alors un équivalent dans le traité de paix. Quel est ce

brave Luckner, dont on m'a tant parlé, & qui a acquis tant de gloire à nos dépens? Il faut avouer que les anglois sont trop bien servis. Je hais surtout & j'estime ce marquis de Granby, qui doit au moins partager par moitié la gloire du prince Ferdinand. Je conviens qu'il est bien difficile de vaincre de pareils hommes, & nous craignons à tout moment de recevoir la nouvelle de quelques nouveaux désastres, à moins que vous ne fassiez changer la fortune, ce que je souhaite de tout mon cœur, sans oser l'espérer.

Je suis, &c.

* * § * * § * * § * *

LETTRE LIX.

Au Duc de CHOISEUIL. 1762.

JE suis malade, cependant je tâcherai de vous répondre. Je vous dirai d'abord que le roi est content & vous estime. Le
vieux

vieux maréchal étoit trop systématique, & les hommes à systèmes réussissent rarement. Jamais ministre ne fut plus malheureux que lui, excepté le Chamillard du dernier roi, que l'on fit ministre de la guerre, parcequ'il fa-voit bien jouer au billard. Pour moi, je crois en vérité qu'il avoit plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc de mieux faire, & de réparer ses fautes. Vous commencez dans des tems bien difficiles; mais votre gloire en fera plus grande, si vous triomphez des difficultés, comme je l'espere.

Ce qui se passe parmi les russes est inouï: quels maîtres! quels sujets! L'impératrice Elisabeth meurt, son neveu lui succede, & sa femme le supplante, & tout cela en six mois de tems. Le pauvre Pierre avoit grand tort aussi de se faire soldat prussien, & de se brouiller avec sa femme. Je ne pense pas qu'il faille se fier à la nouvelle czarine, ni compter sur elle, quoiqu'elle ait pris pour un de ses principaux prétextes la paix

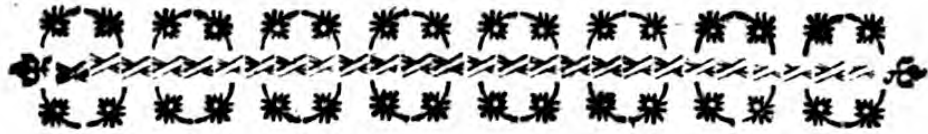
honteuse qui avoit été conclue avec la Prusse :
 foyez sûr qu'elle ne lui fera pas la guerre. Il
 y a des horreurs dans tout cela. Il ne faut pas
 non plus espérer grand' chose de la part des
 espagnols : je les crois sinceres , mais ils sont
 inactifs & irrésolus. Quant à l'Allemagne,
 tout y est désespéré. L'Allemagne a toujours
 été le tombeau des françois : dans cette guer-
 re elle a encore été le tombeau de leur gloire.
 Ainsi ce bel épouvantail du *paëte de famille*
 n'aboutit à rien. Les anglois en ont eu peur : à
 présent ils rient avec raison de leurs frayeurs
 & de nos vaines espérances. Le plus sûr est
 donc de faire la paix : mais l'ouvrage sera dif-
 ficile avec un peuple insolent dans la victoire,
 qui est l'ennemi naturel du genre humain , &
 surtout des françois. Mr. le duc , si vous ve-
 nez à bout de cette grande affaire , vous aurez
 la gloire d'avoir sauvé votre patrie. Il ne s'a-
 git pas de faire une paix sûre : cela est impos-
 sible ; les anglois & les françois ne peuvent
 rester longtems amis : la haine réciproque
 des deux nations , la rivalité du commerce,
 l'opposi-

L'opposition des intérêts & des alliances leur remettront bientôt les armes à la main. C'est pourquoi je m'imagine qu'il faut tâcher de conserver quelques établissemens en Afrique & dans les Indes : c'est l'unique moyen de réparer & d'augmenter notre marine, de sauver notre commerce, de nous fortifier partout, & d'attaquer les anglois avec plus de succès & de sûreté, quand l'occasion s'en présentera. La prise de nos vaisseaux marchands avant la déclaration de guerre étoit une action infame que la France n'oubliera jamais, qu'elle n'en ait tiré vengeance. Que nous sommes humiliés ! Nous donnons à nos ennemis des perruquiers, des rubans & des modes ; & ils nous donneront des loix ! J'espere que cela ne durera pas : tâchez, mr. le duc, de faire la paix aux conditions les plus raisonnables qu'il se pourra, après quoi préparez-vous à la guerre.

Je suis, &c.



LET.



LETTRE LX.

A la comtesse de BASCHI. 1762.

JE voulois vous écrire ce matin, & ma plume commençoit déjà à courir, lorsqu'une femme que vous connoissez m'est venue interrompre brusquement. Allons, madame, m'a-t-elle dit, laissez là votre lettre & vos complimens; il faut nous divertir. Je l'ai suivie en grondant, & nous avons été pour nous divertir chez la grosse duchesse, qui a fait tout au monde pour m'amuser sans pouvoir réussir: j'étois de trop mauvaise humeur. A la fin cependant, nous avons vû entrer en petit ange, que j'ai beaucoup embrassé & carassé: c'étoit votre fille. En honneur elle est adorable, la petite: elle a de beaux yeux, de beaux traits; un air fin dans tout ce qu'elle fait; beaucoup

coup d'esprit, de douceur, de modestie & un bon cœur: l'homme qui l'aura fera bien heureux, s'il est digne d'elle & de vous. Sa présence a dissipé ma mélancolie, & la migraine qui commençoit à me prendre. Jamais une si belle bouche n'a dit des choses si agréables que celle de cette aimable enfant. On a joué, on a ri, & puis nous sommes revenues ici. Pour continuer mon plaisir, je me suis aussitôt mis à vous écrire. A propos, connoissez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille? Il étoit hier à la messe du roi auprès de la belle marquise de Gondi. Elle l'avoit vû deux ou trois fois chez ses amies, & lui avoit parlé avec politesse. Ne voilà-t-il pas que ce benêt avec sa figure abominable se met dans la tête qu'elle est folle de lui? Il étoit donc à la messe à côté d'elle, sans qu'elle s'en apperçut, & il ne savoit comment s'y prendre pour se faire remarquer. Mais enfin l'amour est ingénieux: il lui pousse donc rudement le bras, & fait tomber ses heures, afin d'avoir la satisfaction de les ramasser, & de lui baiser la main.

Tout cela lui a réussi jusqu'au baiser, qu'on eut l'adresse d'éviter. La dame de retour chez elle lui a fait dire que son procédé avoit été indécent & grossier, qu'elle le prioit de ne jamais plus lui montrer son visage, & qu'elle fouhaitoit sincèrement qu'il devint aussi sensé qu'il étoit laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux, qui se croit un Adonis. Il en est tombé malade: quatre médecins n'ont pû empêcher q'il n'eût le transport au cerveau, & il est à l'agonie. S'il meurt, son histoire fera une des plus tragiques dans celle de l'amour propre. Mais hélas! qui est-ce qui n'en a pas? Il y a dix momens dans la journée, où je me crois encore très-jeune & très-belle contre un où je n'en crois rien du tout. La duchesse vous a-t-elle vue, comme elle l'avoit dit? Elle est du très-petit nombre des femmes estimables. Elle a beaucoup de religion, d'esprit & de gaieté: ce sont les personnes que j'aime, quoique je ne les fuive que de loin.

On raconte des merveilles de la B . . . * elle est folle à lier. Hélas ! c'est l'amour , le tendre amour qui en est la cause. L'autre jour elle fut si contente de son amant qu'elle lui donna son portrait enrichi de diamans, qu'elle avoit reçu la veille de son mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que sa maîtresse. Il avoit beaucoup perdu : voilà qu'il tire le mari à part , & lui demande cent pistoles sur son bijou. La pauvre B est enragée de cette marque de mépris, & veut tout de bon renoncer à l'amour : personne n'en croit rien , mais en attendant , elle fait pitié. Les passions sont bien dangereuses & bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien ! Il n'y a point de nouvelles. Nous passons notre tems à l'ordinaire à nous ennuyer , & nos ministres à bâtir châteaux en Espagne. Les habitans de Dunkerque se préparent à célébrer une fête séculaire : il y a presque cent ans qu'ils ont le bonheur d'être françois ; & ils vont s'en réjouir solennellement :

* La duchesse de Beauvilliers.

lement: cela fera rire les anglois. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, & tout dire fans crainte & fans réserve. Venez, que je vous embrasse: mais hélas! je n'ai pas les bras assez longs, &c.

§ * * * § * * * § * * * § * * * §

LETTRE LXI.

A madame l'abbesse de CHELLES. *

1762.

JE recommande à vos prieres le roi, la France, & moi, avec tout le reste: le ciel n'est jamais sourd aux prieres des saints. On va travailler à la paix, mais il n'y a que Dieu qui puisse nous la donner. C'est une grace, madame, que vous êtes digne de demander & d'obtenir. Que vous êtes heureuse d'avoir quitté ce monde bas & méhant! Il y a
de

* auparavant mademoiselle de Rupelmonde.

de belles dames qui me portent envie, & moi j'envie leur liberté. La raison, les années, le malheur des tems, le mépris des petites vanités des cours, qui font pitié quand on les connoît, m'ont jeté dans une mélancolie noire qui me dégoûte de tout. J'ai désiré les grandeurs, & m'en voilà rassasiée. Cependant il me faut porter la joie sur le visage, tandis que j'ai la mort dans le cœur. Mais qu'avez-vous, me dit quelqu'un, vous n'êtes pas contente? Si-re, lui dis-je, je suis fort contente, & en même tems je suis prête à pleurer, me voyant forcée de dissimuler. Le roi se souvient toujours que vous étiez l'ornement de sa cour; il vous regrette & vous admire: il dit que vous servez à présent un meilleur maître. Hélas! je voudrois bien le servir ce meilleur maître. J'ai dans l'esprit que l'ennui, la tristesse qui m'accablent, sont une invitation de sa part: mais je suis foible, & je continue à porter mes chaînes. Je vous salue, madame, avec le respect & l'affection que mérite votre vertu. Aimez-moi, plaignez-moi, & priez pour moi, &c.

* * * * *

L E T T R E L X I I .

Au duc de NIVERNOIS. 1762.

VOUS avez donc vû la capitale & les nouveaux romains , comme ils s'appellent : vous aurez de la peine à les aimer. Le roi George vous a bien reçu , les seigneurs vous caressent , & la canaille vous sifle : c'est tout ce que nous avions prévu. Le grand point est de s'attacher au principal : il faut parler au pilote & aux officiers du vaisseau , sans faire attention à la populace qui murmure à fond de cale. L'histoire de votre souper de Cantorbery nous a bien fait rire : cela est juste , la paix n'est pas faite , & votre hôte vous a traité en ennemi. Les anglois , dites-vous , ont généralement désapprouvé la conduite de cet honnête homme : la réparation est généreuse & suffisante ; mais je ne crois pas que vous soupiez jamais chez
lui.

lui. On admire vos dépêches ; le roi est très-content. On est prêt à céder volontiers le Canada aux anglois : grand bien leur fasse ! Mais pour les îles & Pondicherry , il faut les sauver à quelque prix que ce soit. Quant à la rançon des prisonniers & aux billets du Canada , il n'y aura pas de difficulté : c'est un petit mémoire de marchand , qu'il faudra payer aussitôt. Je vous prie de ne pas oublier de présenter mes respects à la grande dame : la bagatelle que je lui ai envoyée , est trop payée par la bonté qu'elle a eue de la recevoir : nous nous recommandons toujours à elle , &c.

Je suis , &c.





L E T T R E L X I I I .

A la comtesse de BASCHI. 1762.

QUE dites-vous de l'archevêque * ?
 N'est-il pas plaisant de venir nous fati-
 guer de sa bulle & de ses querelles avec le par-
 lement, tandis que nous sommes dans des in-
 quiétudes mortelles sur les succès de la guerre,
 ou les négociations de la paix ? C'est comme si
 on disoit à un homme de venir séparer des en-
 fans qui se battent dans la rue, tandis que le
 feu est dans la maison. Je suis bien en colere,
 madame : de quels charmes voulez-vous par-
 ler ? Je croyois d'abord que c'étoit quelqu'un
 qui vous regardoit, qui avoit fourré cette
 phrase là pour vous. Hélas ! mes charmes
 sont partis avant moi. De grace, à l'avenir,
 mettez beaucoup d'amitié dans vos lettres, &
 point de complimens.

II

* de Paris.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres. Le duc nous mande que les anglois savent faire la guerre, mais qu'ils ne savent pas faire la paix. Cependant il faudra faire des sacrifices: ils nous rendent notre sucre & les toiles des Indes; mais il faudra leur céder nos manchons & toutes les neiges du Canada: grand bien leur fasse! La perte n'est pas grande, excepté celle de l'honneur, qui nous fait frémir. Nos amis nous ont bien servis.

Il faut, ma chère, que je vous conte une folie. L'ambassadeur que vous savez *, m'est venu rendre ce matin une visite, & après les premiers complimens, il s'est écrié: *En vérité, madame, vous avez de beaux yeux!* Je me suis tournée vers lui, & lui ai demandé gravement, s'il parloit à moi. Eh, à qui parlerois-je donc? dit-il, ce n'est pas à ma femme. Ce trait m'a fait rire, & m'a donné tant de vanité, que je me suis d'abord habillée en couleur de rose comme une pe-

* Le duc de Bedford.

tite fille. Mais voilà par malheur qu'en passant devant une glace, j'ai rencontré un visage maigre de quarante. J'ai demandé qui étoit cette femme-là; on m'a dit que c'étoit moi, & sur cela j'ai quitté ma robe couleur de rose. Mais parlons sérieusement, ma belle comtesse; je vous aime avec une tendresse, dont je suis quelquefois surprise, & dont je ne me ferois jamais crue capable pour une femme. Croyez que c'est le plus grand plaisir de ma vie; *Dolce vita amoris: perche si tardi nel mio cor veniti?* C'est de mon amitié pour vous au moins que je parle; l'amour ne mérite ni mes éloges ni mes regrets. Ayez soin de votre santé, si vous avez quelque égard pour la mienne. La belle insensible vous salue, & m'a donné un baiser pour vous. &c.





LETTRE LXIV.

Au duc de NIVERNOIS. 1762.

IL faut toujours vous remercier, mr. le duc: vous ne nous envoyez que de bonnes nouvelles, & vos lettres sont charmantes. La politique, qui rend tant d'hommes sombres & jaloux, ne fait que vous rendre plus aimable. Je crois voir la canaille de Londres avec un air bête vous regarder comme si c'étoit le rinocéros, & puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens, vous n'avez, dites - vous, qu'à vous en louer: je n'en doute pas: j'ai connu des hommes de ce pays-là, qui pour les manières, la politesse, la magnificence & les sentimens auroient pû nous donner des leçons. Vous avez la modestie de dire que c'est à votre caractère public qu'on fait ac-

cueil: point du tout; j'ose dire que c'est à vous-même: on voit votre mérite, & on l'honore; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la bourse de Londres, & on vous a hué. Mais pourquoi y alliez-vous? J'aimerois autant m'aller exposer dans la forêt noire. La populace angloise n'est ni polie, ni aimable: c'est peut-être tant mieux. Il y a des gens qui pensent que si ce peuple le devenoit jamais, il cesseroit d'être à craindre. Quant à l'objet de votre mission, tâchez, mr. le duc, de votre côté, d'adoucir certains articles comme la pêche de Terre-neuve, que la France ne sauroit accepter à des conditions aussi honteuses. Nous nous en rapportons toujours à votre sagesse & à vos lumières: mr. de Choiseuil vous seconde ici de son mieux. Cultivez nos amis: je vous prie de leur présenter mes devoirs. &c.



LET.

*****?*****

LETRE LXV.

Au duc de NIVERNOIS. Octobre, 1762.

JE vous remercie beaucoup, mr. le duc, de votre attention & de votre ponctualité à me faire part du progrès de votre négociation. Elle va rapidement, & elle ne pouvoit être en des meilleures mains. C'étoit l'opinion du vieux maréchal de Bellisle, qu'il n'y avoit point de pays au monde, où il fût plus aisé de semer la division qu'en Angleterre: il faut qu'il y ait toujours deux factions; il ne s'agit que d'en gagner une, & vous faites vos affaires pendant qu'elles se déchirent. Il disoit aussi quelquefois en riant que, s'il étoit assez riche & assez fou pour acheter la couronne d'Angleterre, rien ne seroit plus facile que de trouver des marchands qui la vendroient. Après tout, les anglois sont de bonnes gens: ils sont actuellement raisonnables, & sinceres dans leurs procédé. Le

seul obstacle à la paix l'année dernière étoit ce vieux renard de Pitt : il sentoit bien qu'elle étoit nécessaire ; mais il ne vouloit pas y avoir part , de peur qu'il ne perdît sa faveur parmi la populace , à qui il jugeoit bien qu'elle seroit odieuse , & afin qu'il pût désoler son roi , quand il jugeroit à propos. Cet homme-là est très-habile ministre sans contredit ; mais il n'en a pas agi avec nous comme un galant homme l'année passée , & je ne fais pas s'il en agit en honnête homme avec sa propre nation. Sa faction est puissante , & il est impossible d'acheter toutes ces gens-là : en pareil cas , il faut se fortifier d'un autre côté.

Il est certain , mr. le duc , que vous vous conduisez avec une adresse infinie : c'est un éloge que vous méritez toujours. Vous aurez dans peu la gloire de conclure la paix la plus nécessaire qui fût jamais : c'est une obligation que le roi & la France vous auront.

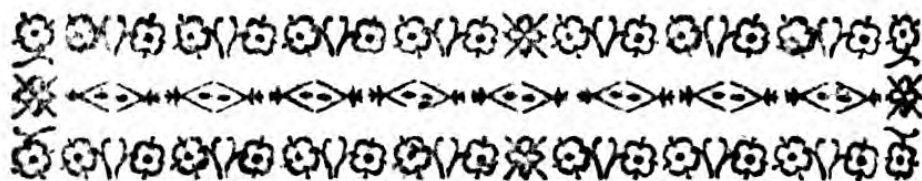
Est-il vrai qu'il y ait beaucoup de prisonniers françois en Angleterre , qui s'y sont mariés,

riés, & ont établi des manufactures de batiſtes? Examinez cela, s'il vous plaît; & voyez s'il feroit poſſible de prévenir la perte de tant de ſujets du roi, & d'une branche de commerce importante,

Pour finir, je ſouhaite que vous paſſiez auſſi agréablement votre tems à Londres, que le duc de Bedford le fait à Paris: il ſe réjouit, & paroît fort gai. Sa commiſſion n'eſt pas embarrasſante: il n'a qu'à dire oui ou non à ce qu'on lui propoſe, ce qui lui laiſſe beaucoup de tems pour les amuſemens. Les anglois ne ſavent pas rire chez eux; il faut qu'ils viennent en France pour cela. Pour vous, mr. le duc, vous n'avez certainement pas le tems de vous divertir: les affaires vous occupent tout entier; ces ſoins ſacrés qui regardent la patrie, ſont les plaiſirs des belles ames. Je vous ſalue de tout mon cœur: j'eſpere que vous penſerez aux petites emplettes que vous ſavez, & que vous ferez mes civilités à tous nos amis.

Je ſuis, &c.

LET.



L E T T R E L X V I.

A la comtesse de BASCHI. 1762.

IL y a quinze jours que je ne vous ai écrit, ma tendre amie, c'est-à-dire, qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaisir ; car à présent je n'en connois gueres d'autre que celui de lire vos lettres & d'y répondre. Ayez toujours bien soin de votre fanté, & de votre beau visage que je baise tendrement.

Nous avons eu ici le vieux roi Stanislas : il est toujours gai, quoique dévot. Sa digne fille ne l'imite que dans le second point : c'est une sainte, dont la vue seule afflige les pauvres pécheurs. Stanislas aime fort les jésuites, qui dirigent sa conscience & ses revenus : ainsi les voilà en bonnes mains. Cependant par égard pour son rang, son âge & ses vertus,

tus, la proscription de ces honnêtes gens ne s'étendra pas jusqu'en Lorraine : ce bon prince en mourroit de chagrin ; & il est bon qu'il vive encore pour l'exemple des rois & le bien de ses peuples. C'est une chose étonnante & en même tems fort naturelle , que l'affection que les lorrains lui portent. Il y a quelques années qu'il avoit coutume de se promener par tout le pays dans une caleche : il n'avoit qu'un seul page avec lui dans ces courses , & il s'amusoit à fumer avec une grande pipe à la turque de six pieds de long. Comme on lui représentoit un jour à ce sujet qu'il exposoit sa personne sacrée : *eh ! qu'ai-je à craindre*, dit-il ; *ne suis-je pas au milieu de mes enfans !* Voilà, selon moi , un mot sublime , que les souverains devroient bien méditer. Il seroit à souhaiter qu'ils sentissent comme lui le bonheur d'être aimés , & méritassent de l'être. Sa bonté lui a acquis le surnom de *Bienfaisant*, qui est , à mon gré , le plus grand & le plus beau des titres pour un roi.

On n'a pas approuvé ici les lettres qu'il a écrites aux puissances belligérantes pour leur offrir sa médiation. S'il n'eût pas été si vieux, il auroit bien prévu qu'on la mépriserait. Un médiateur doit être parfaitement neutre : mais un beau-père n'est pas censé l'être dans une affaire entre son gendre & ses ennemis. Au reste, cette démarche irrégulière lui fait honneur dans le fond : il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité, qui est sans cesse le jouet de l'ambition des princes.

Vous voyez, ma très-chère, que je retombe toujours dans la morale. C'est un sujet que j'aime, & qui me convient pour bien des raisons : vous les sentirez vous-même un jour aussi bien que moi.

La paix est presque conclue, & nous nous en réjouissons comme des joueurs, qui après avoir presque tout perdu, viennent à bout de sauver quelques louis d'or qui les mettent en
 état

état de tenter encore la fortune à la première occasion. Adieu, ma belle comtesse, réjouissez-vous aussi avec nous, & aimez-moi



L E T T R E L X V I I .

A la même.

OUI, madame, j'ai vû quelque chose de la *Nouvelle Héloïse*; mais je n'ai pas eu la patience d'aller jusqu'au bout. Quelle maussade créature que cette *Julie d'Étanges*! Combien de raisonnemens & de babil vertueux pour coucher à la fin avec un homme! Je crois que le pauvre Rousseau est un peu fou malgré tout son mérite: il a des idées si singulieres, il écrit d'une maniere si singuliere & si arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de sa tête: car la sagesse est simple, unie, douce & sociale. La folie de cet homme est d'être admiré pour sa conduite comme pour ses écrits. Il s'applique à être
bizarre,

bizarre, bourru, grossier, avec autant de soin que d'autres à être amufans, gais & polis. Il y a quelque tems qu'ayant appris qu'il étoit pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre, il falloit user d'artifice, & donner le change à sa délicatesse, ou à son orgueil, comme vous voudrez l'appeller. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lu porta quelques cahiers de musique à copier. Il fit l'ouvrage, dont je n'avois réellement que faire, & on lui compta cent louis pour sa peine. *Non, non, c'est trop*, dit le bourreau, *il ne me faut que douze francs*. Il prit donc douze francs, laissa le reste, & se renferma sur le champ dans la caverne pour se caresser & s'admirer soi-même. Vous m'avouerez, ma chere, que voilà un original d'une nouvelle espece. Les anciens cyniques méprisoient tout, l'or, la table, les plaisirs, & les rois pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces gens-là, & n'en est que plus à plaindre. Les
cyniques

cyniques avoient grand nombre d'admira-
 teurs, & ils avoient quelquefois la satisfac-
 tion d'insulter à des rois qui étoient assez bons
 pour les aller voir. Mais ce tems passé n'est
 plus, & je ne crois pas que jamais Jean-
 Jacques ait le plaisir de dire à Louis XV. *Ote-
 toi de mon soleil.* Cependant j'admire son
 éloquence & la force de son stile: J'ai fait du
 bien à des gens qui valoient beaucoup moins
 que lui, & je l'aurois obligé tres-volontiers
 s'il l'avoit voulu. Après tout cet homme-là
 n'est pas un auteur pour moi: il est trop som-
 bre, toujours grondant, toujours mordant,
 toujours argumentant, & cela ne me plaît
 pas. Il me faut une philosophie amiable,
 douce, touchante, sans raisonnemens alambi-
 qués, sans argumens d'avocats, & surtout
 sans mauvaise humeur. N'êtesvous pas de
 mon goût?

Ne montrez cette lettre à personne: lisons
 & jugeons les livres pour nous-mêmes sans
 rien prétendre, ni rien affecter. Voilà une

longue lettre sur des riens; mais je n'avois rien à vous dire, & j'aime à vous écrire. Je pourrois vous dire que nous allons avoir la paix, que cette paix fera humiliante, que le comte plaît toujours beaucoup au roi, & que je vous aime de tout mon cœur: mais vous savez tout cela. Adieu, mon amie, souvenez-vous toujours de la belle déesse, qui n'est plus ni déesse, ni belle, & qui ne s'en foucie gueres



LETTRE LXVIII.

A la même.

1762.

VOUS me parlez toujours du pauvre M... * . Je le souffre, mais je ne fais pas obligé de l'estimer. Je lui dis quelquefois; „ Mon pauvre ami, vous devriez „ considérer ce que vous étiez plutôt que ce „ que

* Le marquis de Marigni, frere de madame; autrefois monsieur Poisson.

„ que vous êtes : j'espérois que la vanité vous
 „ rendroit un galant homme , & je me suis
 „ trompée. Vous pernez des airs de grand
 „ seigneur , qui sont insupportables dans
 „ ceux qui sont nés grands seigneurs , mais
 „ ridicules dans un homme comme vous. ”

Eh bien il écoute tout cela , dit que j'ai raison ,
 me remercie , & va de-là se faire appeller
monseigneur par D.... & ses pareils. Com-
 me je désespere de le corriger , j'ai résolu de
 lui laisser recueillir la haine & le mépris de
 ceux qui ont le malheur de l'approcher ; puis-
 qu'il n'y est pas sensible. Je l'appelle aussi
 quelquefois *monseigneur* , & il ne voit pas
 que je me moque de lui. Mais laissons-là ce
 pauvre homme , & parlons de vous , ma che-
 re : vous êtes bonne , vraie , décente ; vous
 connoissez le monde qui vous estime ; tout le
 monde vous honore , vous aime & vous re-
 cherche. Continuez à vous faire estimer :
 c'est le seul plaisir solide de la vie , & je tâche-
 rai de le partager avec vous. Je m'imagine
 que les belles qualités des personnes que j'ai-

me font aussi les miennes : telle est la délicatesse des cœurs qui se chérissent véritablement comme les nôtres.

Que vous dirai-je du duc de B.. *? Nous l'avons reçu comme un ange de paix : mais cet ange est vieux, & n'est pas aimable. Il m'a rendu visite en cérémonie, & je l'ai reçu sans façon. Il parle assez bien, mais il raisonne assez mal, & ne me paroît pas avoir l'esprit juste : ainsi c'est le meilleur ambassadeur qu'on pût nous envoyer. La première qualité d'un ministre public est de favoir bien mentir pour l'avantage de son pays : le duc ment comme tous les autres, mais il ne fait pas l'art de bien mentir. On dit encore qu'il aime les pistoles d'Espagne, & qu'il ne hait pas les louis d'or de France ; & qu'il a pour règle inviolable de faire d'abord son profit, & puis celui des autres. Je voudrois que cela fût vrai, mais je ne le crois pas : il est assez riche pour pouvoir rester honnête homme.

Nos

* Bedford.

Nos ministres ont tous les jours des conférences avec lui: il parloit d'abord fort haut. Comme on s'y étoit attendu, on n'en a pas été épouvanté. En cinq ou six heures de tems on a deviné tous ses secrets, ce qu'il vouloit dire, & ce qu'il ne vouloit pas dire, sans même qu'il s'en doutât; de sorte qu'on fait déjà quelles seront les conditions de la paix; comme si elle étoit déjà faite avec le Roi de la Grande-Bretagne, de France & d'Irlande. Mais à propos de ces beaux titres du roi George, le duc de Bourgogne les ayant vu dans un livre, demanda hier à son gouverneur, *s'il y avoit deux rois de France, & si son grand-papa avoit un collegue.* On lui répondit que son grand-papa étoit réellement roi de France, mais qu'il y avoit un autre homme qui disoit qu'il l'étoit. Le petit prince éclata de rire, & trouva que cet autre homme étoit fort plaisant.

Vous savez sans doute que le pauvre Lally vient d'être arrêté: on l'accuse de con-

cussions, de péculat, & de toutes fortes de crimes: mais on ne l'accuse pas de poltronnerie. On va lui faire son procès; je plains tous les malheureux: cependant la justice veut qu'il souffre, s'il l'a mérité. Je suis bien malheureuse aussi, quoique d'une autre manière. La misère publique, dont on m'accuse, la haine de mes ennemis, l'ennui de la cour, une mauvaise fanté qui empire tous les jours, les rides que je commence à appercevoir sur mon visage, & que d'autres ont apperçues avant moi, tout en un mot sert à rendre ma situation aussi triste que d'autres la croient agréable. Cependant, je ne suis pas tout-à-fait à plaindre, puisque j'ai une amie, à qui je puis montrer mon ame toute entière, qui me plaint sincèrement, & me console. Qui m'auroit dit, il y a une douzaine d'années, que j'aurois besoin de consolations? Adieu, ma très-chère, je vais pleurer, & penser à vous.

Je suis, &c.



LET.



LETTRE LXIX.

Au maréchal de NOAILLES. 1762.

CE que vous m'écrivez au sujet de la présente négociation avec l'Angleterre, n'est peut-être que trop vrai. Elle est accablée presque autant que nous; elle a une dette énorme & effrayante; ses richesses ne sont que du papier, & ce qui la soutient c'est uniquement son crédit, qui commence cependant à baisser. Peut-être que si la guerre continuoit seulement encore un an, les anglois seroient obligés de faire banqueroute, ou de réduire l'intérêt de leur fonds, ce qui leur seroit également funeste, & nous serions amplement vengés. Je comprends toutes ces raisons, je les approuve, & je vous en suis obligée. Mais le roi est las de la guerre; il est le maître, & il faut obéir. Cependant, mr. le maréchal, continuez-vos avis; la

singularité de ma situation me les rend nécessaires, & la supériorité de vos lumières me les fait estimer autant qu'ils méritent de l'être.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir à la cour? Vous y trouveriez des amis sincères, à qui vous feriez utile, & qui à leur tour seroient charmés de vous servir. Considérez d'ailleurs, qu'il est fort incommode de ne pouvoir conférer que par lettres: je ne vous dis pas la moitié de ce que je vous dirois de bouche, & vous ne pouvez m'écrire la moitié des choses que vous pourriez me dire, & que j'ai besoin de savoir. Mais vous aimez votre repos, & votre liberté: hélas! vous avez bien raison, je vous envie. Votre fils fera un galant homme digne de vous: mais il n'est pas encore aussi philosophe que son père, car il aime le monde, comme tous les jeunes gens qui ne le connoissent pas, & il veut faire son chemin. Soyez sûr, monsieur, qu'il y a une certaine personne qui l'aidera de tout son pouvoir & qui a déjà

déjà fait quelque bagatelle pour lui en attendant mieux.

Mais pour revenir aux anglois , ne trouvez-vous pas qu'il est bien dur de payer la subsistance des prisonniers qu'ils ont faits sur nous ? Il me vient dans l'esprit à cet sujet une comparaison qui me semble juste. Supposé qu'un homme aille voler dans la rue les enfans de son voisin , aura-t-il pour cela le droit de les garder pendant sept ans , & puis d'exiger que ce voisin lui paye leur pension lorsqu'ils lui sont rendus ? N'y a-t-il pas là deux injustices ? Mais par malheur il ne s'agit pas ici de justice ; la force a enlevé les enfans du roi , & la force oblige à payer leurs dépenses. Dieu soit loué de tout ! mais les choses vont horriblement mal dans ce monde , comme disoit le philosophe Martin.

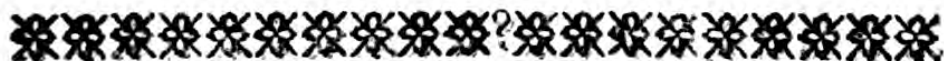
J'embrasse toute votre famille : quand m'envoyerez-vous la petite Henriette ? Je meurs d'envie de la voir , quoiqu'à chaque

fois elle renouvelle mes douleurs en me rappelant le souvenir de ma chere Alexandrine, qui avoit comme elle un bon cœur & un très-beau visage. Hélas! la mort me l'a impi-toyablement enlevée lorsque j'étois sur le point de la marier, & cela en vingt-quatre heures de tems. Que je la hais cette mort, non pas tant pour moi, que pour les per-sonnes que j'aime, & qu'elle m'arrache d'entre les bras! Si je pouvois faire des vers comme Voltaire, la belle satire que je ferois contre elle! mais hélas! je le fais, fort inutilement.

Je vous prie de bien examiner le mémoire de Dubret: je n'ai fait que le parcourir à la hâte faute de tems; mais je crois qu'il y a du bon. Je serois charmée que son projet fût véritablement utile & possible au commence-ment de la paix. La France a besoin d'un bon régime pour se remettre. C'est comme un malade qui sort d'une maladie dangereu-se, & qui ne fauroit trop se tenir sur ses gar-des de peur d'une récite. Il y a grand nombre

nombre de médecins qui adressent tous les jours au ministère des remèdes qu'ils disent excellens & infailibles: mais nous craignons les charlatans & les empiriques. Vous, monsieur, qui connoissez si bien la maladie de l'état, fournissez-nous des remèdes bons & sûrs; ou du moins aidez-nous à rejeter les mauvais & à les connoître. J'attends une lettre, & je la veux bien longue pour mon plaisir & mon instruction. Adieu, monsieur; soyez persuadé que personne ne vous estime plus que moi.

Je suis, &c.



LETTRE LXX.

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

ENFIN après six semaines de conférences, de complimens & de patience, on a conclu les *préliminaires* de la paix; & tout le monde est dans la joie, car cette guerre

re

re étoit un horrible fardeau. Le roi revenoit de la chasse, lorsqu'on les lui a présentés. Il les a signés encore tout botté, en disant qu'il n'avoit jamais rien signé avec plus de plaisir. Je crois pourtant que la paix de 1735, par laquelle il gagna la Lorraine, étoit plus agréable à signer; mais peut-être ne s'en souvient-il plus. Sa bonté d'ame paroît bien ici, & son amour pour son peuple; car il ne trouve d'autre avantage à la paix que celui de soulager son peuple; mais c'est beaucoup pour un bon roi. N'admirez-vous pas cette singulière conformité entre la fortune de cet excellent prince & celle de Louis XIV? Ils ont tous deux été heureux, craints & respectés de toute l'Europe pendant plus de quarante ans; après quoi ce n'a plus été qu'un long & déplorable enchainement de calamités, de pertes & de misère. Quels tems? hélas! Aurois-je jamais crû vivre assez pour voir *Louis le bien-aimé* devenu un objet de pitié, à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grace? Un soldat, qui servoit dans la dernière

re

ré guerre sous le maréchal de Saxe, répondit un jour à des étrangers qui lui demandoient quel étoit son pays : *j'ai l'honneur d'être françois.* Qui oseroit en dire autant aujourd'hui ? Cependant tout le monde est en l'air au sujet de ces *préliminaires* : tout le monde s'embrasse, se caresse, se félicite : j'ai peur que la joie ne nous rende fous, comme la douleur nous a rendus misérables.

Hier la petite marquise que vous savez courut chez moi toute essouffée, toute suante, toute palpitante. Est-il vrai, madame, me dit-elle, que la paix soit faite ? Non, madame, lui dis-je, mais elle se fera. Eh quand, madame, reprit-elle, pour l'amour de Dieu, quand se fera-t-elle ? Je lui demandai quel intérêt si vif elle prenoit à la paix. Elle se mit à rougir & à faire l'enfant. Enfin je la pressai, & découvris qu'il y avoit un homme aimable à l'armée, à qui elle vouloit beaucoup de bien, & qu'elle haïssoit la guerre & aimoit la paix de tout son cœur à cau-

se de lui. Voilà un échantillon de nos belles patriotes.

J'irai demain à *Belle-vue*, & j'espere que vous viendrez me voir. Je ferai seule au milieu de la foule, & ne verrai que vous, parceque vous valez mieux que tout le reste. Je vous prie de donner pour moi deux cent louis à la petite La Vergue: j'aime cette fille-là pour ses bonnes mœurs & son esprit: je lui ferai toujours du bien, si elle continue à le mériter. Mais il ne faut pas qu'elle sache que cela vienne de moi: par-là nous éviterons la vanité l'une & l'autre. Je me porte bien, mon frere aussi; & vous aussi, à ce que j'espere. Adieu, il y a longtems que je n'ai été d'aussi bonne humeur qu'à présent, à cause de cette paix qui doit réjouir tout le monde, & parceque je m'attends à vous embrasser dans peu.

Si vous voyez ce gros cochon de N *
grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il
avait

* Nanteuil.

avoit été fort gai dans un certain endroit. Je voudrois bien favoir si un loyal chevalier doit rire dans l'absence de sa dame. Quelle horreur ! Manger une omelette brûlante sur le derriere nu d'une pauvre fille. Cette aventure a transpiré malgré toute sa finesse, & on convient généralement que c'est une fort mauvaise, & fort cruelle plaisanterie. Nous connoissons ici son complice. Ils ont, dit-on, donné cinquante louis à cette fille : c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez pour le martyre qu'elle a dû souffrir. Il faut avouer que le monde est quelquefois bien fou & bien méchant. Les femmes même veulent aussi commencer à donner des scenes. Des dames qu'on m'a nommées, revenant de la campagne la semaine dernière, se sont arrêtées dans une hôtellerie pour se raffraîchir, & s'étant mises à boire, elles ont cassé dans leur belle humeur les verres & les vitres pour imiter un peu le tapage des hommes. Quelles femmes ! Adieu, encore une fois. Est-ce que vous ne me dites pas de finir ?

Je suis, &c.

LET.



L E T T R E L X X I .

A la même. 1762.

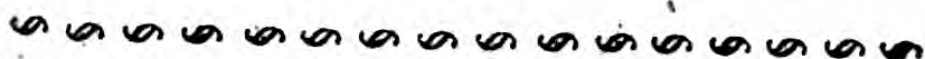
LE plaisir que j'ai eu de vous voir a été bien court, ma chere comtesse: je ne fais d'autre moyen de le rappeler & de me consoler que celui de vous écrire. Vous savez que nous étions aussi transportés de la conclusion des *préliminaires*, qu'un pauvre mourant, à qui son médecin annonce qu'il lui sauvera la vie: mais voici bien d'autres nouvelles. Les anglois, c'est-à-dire, les marchands & le petit peuple, jettent feu & flammes: ils parlent de pendre le ministre qui osera faire la paix, le ministre qui la négotiera, & le ministre qui l'approuvera. Le pauvre duc de B * fait pitié; il trem-
ble

* Bedford.

ble à l'idée seule de la réception qu'on lui fera à son retour. Mais, dites-vous, le roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre, & de faire la paix, quand il juge à propos? Pardonnez-moi, madame, il a ce pouvoir. Qu'est-ce que ce pauvre B a donc à trembler? Madame, vous êtes bien ignorante: est-ce que vous ne savez pas qu'en Angleterre il y a un roi qui loge à S. James, sept ou huit-cens autres rois qui s'assemblent au parlement, & sept ou huit millions qui habitent les villes & la campagne? Quand le roi de S. James fait quelque chose qui déplaît aux autres, ils commencent d'abord par murmurer, par cabaler; puis ils pendent ses ministres, & lui coupent la tête à lui-même, ou le chassent, s'ils peuvent. Le même homme qui lui baise la main aujourd'hui pour obtenir une place, lui fera demain la guerre s'il lui en refuse une seconde, en protestant toujours qu'il agit pour le bien public. Vous voyez donc, madame, qu'il n'est pas aussi

facile de finir la guerre que de la commencer dans ce pays de la rate & de la liberté. Cependant je crois que l'ouvrage est trop avancé pour le laisser là: nous avons beaucoup d'amis à la cour de Londres & au parlement; il faut qu'ils achevent. J'écris donc à la belle dame, qui aime tant la paix, de ne pas perdre courage & de se consoler.

On prit hier le plus beau cerf du parc de Fontainebleau, & mon chevalier vint me présenter à genoux le morceau d'honneur. Je reçus cette galanterie avec un air de reine, comme un hommage naturel rendu à ma beauté; car je me croyois jeune & jolie: mais aujourd'hui je ne le crois plus. Dites à madame de L... que je la verrai avec plaisir: j'ai déjà oublié la malice qu'elle m'a faite, mais non pas son mérite, que je considère avant toutes choses: car il faut être juste; cela vaut mieux que de se fâcher. Je vous embrasse: ne voulez-vous pas me faire une nouvelle surprise agréable?



L E T T R E L X X I I .

A la même.

VOUS n'aviez pas besoin, ma chere amie, de recommander le marquis: tout le monde l'estime. Je n'ai jamais connu de tête plus claire, ni plus propre aux affaires. Mais il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai pensé hier casser la mienne. Il s'agissoit de passer une porte: une dame vouloit que je passasse la premiere, & moi je ne le voulois pas. En reculant au milieu de cette belle dispute, ne voilà-t-il pas que mon pied s'embarresse dans ma robe, & je tombe sur le front? J'en suis pourtant quitte pour une petite bosse, qui est une glorieuse marque de ma politesse. On jouera bientôt ici *Esope à la cour*: ne voulez-vous pas y venir? Nous avons dans cette cour quantité d'hommes qui sont à la vérité aussi laids qu'Esope, mais très-peu qui soient aussi sa-

ges. Je voudrois que cela pût les corriger, ou du moins les rendre plus modestes. La reine parla hier de vous, & demanda de vos nouvelles: elle a beaucoup d'estime & d'amitié pour toutes les personnes qui vous ressemblent. Cette bonne princesse est sans contredit la *femme forte*, dont parle ce roi juif qui aimoit tant les femmes: elle souffre sa vieillesse, ses infirmités, ses chagrins, (car elle en a) avec un courage que j'admire & qui m'étonne. Je vois par son exemple que la vraie dévotion est bonne à quelque chose. Le roi vit toujours avec elle, comme un honnête homme vit avec une femme qu'il estime; il est pénétré de sa vertu, & je crois que, s'il lui survit, il la regrettera sincèrement. Vous dirai-je encore ce que vous savez, que le dauphin ne m'aime pas? Il m'en donna hier une nouvelle preuve. Il passoit dans la galerie, & nous nous trouvâmes face à face auprès de la porte: je lui fis une profonde révérence, mais il détourna la tête en faisant la grimace. Sa haine m'afflige

m'afflige beaucoup, sans me rendre injuste. Ce prince a de grandes qualités, un bon cœur, & peut-être trop de dévotion : mais sur cela je m'imagine que le trop vaut mieux que le trop peu. Une chose en quoi je l'admire le plus, c'est son attachement pour le roi; il l'aime tendrement, & c'est peut-être le seul héritier qui verseroit des larmes sincères à la mort de son pere. Ces vertus sont rares, mais elles sont belles.

J'examine quelquefois ma conscience, & quand j'y trouve un respect sincere & naturel pour le bon & le vrai, il me prend des tentations de m'estimer un peu. Je fais que cela ne suffit pas, & que la vertu consiste en quelque chose de plus que les sentimens. Cependant j'espere qu'à force de l'aimer & de la desirer, elle me viendra. Me voilà encore, comme vous voyez, dans la morale: jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à présent; c'est un effet naturel de l'âge. Si elles vous ennuient, passez-les: mais ai-

mez - moi toujours. Adieu, ma très-chere, embrassez-moi sur cette joue, puis sur l'autre: bon soir, je vais me coucher & rêver à vous.

Je suis, &c.

LETTRE LXXIII.

A mr. l'Archevêque de Paris.

J'AI reçu votre lettre, monseigneur: elle m'a surprise & affligée. On se plaint ici que le clergé fait trop de bruit sur des riens: je fais au moins qu'il tourmente cruellement le roi. Je souhaiterois que certains prélats, au lieu de se regarder comme des peres de l'église, & de faire des mandemens que le parlement brûle & que la nation méprise, voulussent au contraire nous donner l'exemple de la modération, de la modestie & de l'amour de la paix. Je veux croire que

VOS

vos billets de confession sont une chose excellente; mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon cœur que ces querelles m'affligent, parcequ'elles affligent le meilleur des rois, & scandalisent tout le royaume: si je me trompe cependant, je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même tems je voulois m'expliquer une bonne fois avec vous. Pour vos jésuites, il faut les abandonner à la justice des parlemens. Un homme qui les connoît bien, me disoit hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Perou, & que leur société a été le fleau des rois & des états qui les ont soufferts. Il me feroit impossible de les servir: mais quand même je le pourrois, je ne voudrois pas; je vous le dis tout net. Il paroît qu'ils ont mérité d'être détruits; eh! bien, qu'on les détruise. Je vous prie donc, monseigneur, de ne me plus parler de cette affaire, & de laisser le roi en paix: souvenez-vous que vous êtes sujet, avant d'être évêque. Cependant vous êtes aussi

mon pasteur, & je vous demande votre sainte bénédiction.

P. S. Je reçois dans ce moment un gros paquet de lettres. Ce sont des évêques qui me prient d'employer mon crédit en faveur de la société. Je vois par-là qu'il y a dans le royaume une ligue presque générale du clergé pour la sauver, tandis que presque tous les séculiers s'unissent pour la perdre, & cela avec raison. Je vais prier aussi ces évêques de me laisser tranquille, & de me donner leur sainte bénédiction.





LETTRE LXXIV.

Au Duc de BROGLIE.

VOUS vous moquez de moi, mr. le duc, avec vos complimens. J'étois fort touchée de votre disgrâce, & je murmu- rois tout bas de voir un galant homme mal avec son prince, tandis que tant de petits hommes bas & rampans levent fierement la tête, & se croient quelque chose parcequ'ils sont heureux. Le roi étoit fort prévenu ; mais à la fin il a ouvert les yeux sur votre mérite, & la lâche envie de vos ennemis. Il est vrai que j'ai dit sur cela un petit mot, qui n'a peut-être pas fait de mal : voilà toute l'obligation que vous m'avez, ou plutôt que je vous ai : car mon devoir & tout mon plai- sir sont de servir le mérite opprimé. Tous les étrangers que je vois, ne se lassent pas de parler de vous avec les plus grands élo-

ges; surtout l'ambassadeur d'Espagne, qui se connoit très-bien en hommes. Je suis bien fâchée que votre ami nous ait quitté pour aller en Dannemarc: on lui a donné quelque sujet de mécontentement, & on commence à s'en repentir. Que deviendra donc la France, si l'on dégoûte les seuls hommes qui puissent lui faire honneur & la défendre? Cependant il y a encore du remède à cela, s'il ne s'est pas engagé trop avant: on n'est pas éloigné de le satisfaire. Pour revenir à vous, mr. le duc, je vous le repete, je suis ravie de vous revoir parmi nous favorisé, honoré & content: mais ne m'en remerciez pas davantage

.





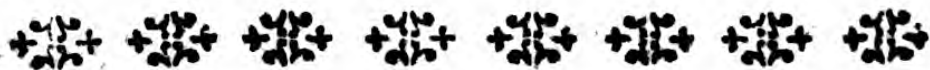
LETTRE LXXV.

A Mr. d'ALEMBERT.

VOUS m'avez fait plaisir en me faisant part de votre résolution au sujet de ce voyage chez les barbares. Vous méprisez & refusez avec politesse des offres magnifiques, qui auroient ébloui la plupart des autres. Cette conduite est noble & généreuse: tout le monde l'approuve. Il est plus beau à un philosophe de jouir en paix, au sein de sa patrie & dans la médiocrité, de la réputation qu'il a acquise par les travaux, que d'aller chercher ailleurs des biens & des honneurs, qui après tout ne le rendroient pas plus heureux. J'ai lû quelque chose de votre ouvrage sur les jésuites, & je le trouve aussi bien écrit qu'il est fort & bien raisonné. Ces gens-là ont sans doute mérité
leur

leur disgrâce, & il me semble qu'on les traite encore avec indulgence. Je suis étonnée que votre ami Voltaire se taise à leur sujet, lui, qui fait de si belles choses sur tous les évènements qui se présentent. Je vous repete en finissant que tout le monde loue & admire votre conduite, qui mérite d'être récompensée, & qui le fera.

Je suis, &c.



LETTRE LXXVI.

A mr. de VOLTAIRE.

JE vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé: tout y est beau, tout y est vrai; & vous êtes toujours le premier homme du monde pour bien écrire, & pour bien penser. Vous avez grande raison de prêcher la tolérance; mais les ignorans ne vous entendront pas, & les hypocrites

crites ne voudront pas vous entendre. Quand on me parla de l'exécution du malheureux Calas, je croyois d'abord que cette scene s'étoit passée parmi les cannibales : mais on m'a dit que cela venoit d'arriver parmi les sauvages de Toulouse, dans une ville où la sainte inquisition a été fondée ; & je n'en fus pas étonnée. J'ai lû quelques morceaux de votre ouvrage au roi, qui en a été touché. Il est bien résolu de venger & de réhabiliter la mémoire de cet innocent vieillard : pour moi, je ne serois pas fâchée qu'on envoyât ses juges aux galeres. On dit que cette bonne ville de Toulouse est fort dévote : Dieu me préserve d'être jamais dévote de cette maniere !

Pour revenir à vous, mon cher monsieur, peut-on écrire encore avec tant de feu & de génie à votre âge ? Continuez à instruire les hommes ; ils en ont bien besoin : pour moi, je continuerai à vous lire & à vous admirer. On a eu l'insolence de m'adresser

dresser l'autre jour des vers très-injurieux pour le roi & pour moi. Un homme voulut me soutenir que c'étoit vous qui les aviez faits. Je lui foutins qu'ils ne pouvoient être de vous, parcequ'ils étoient mauvais, & que je ne vous avois jamais fait de mal : vous voyez par-là ce que je pense de votre génie & de votre justice. Je pardonne volontiers à mes ennemis ; mais je ne pardonne pas si aisément aux ennemis du roi, & je ne serois pas fâchée que l'auteur de ces beaux vers passât quelque tems à Bicêtre, pour pleurer ses péchés, ses calomnies & sa mauvaise poésie.

Est-il vrai que vous avez été dangereusement malade, & que vous avez reçu les sacremens avec une dévotion exemplaire : j'appris cette première nouvelle avec douleur, & la seconde avec plaisir ; parcequ'elle confirme la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous sur le fait de la religion. Cependant vous avez beau faire, vous ne fermerez

merez jamais la bouche à vos petits, mais dangereux ennemis. Mr. d'Argouge disoit à ce sujet: *Ah! le vieux pécheur, il ne croit jamais en Dieu que quand il a la fièvre.* Pour moi, je le grondai beaucoup, lui disant qu'il n'y avoit dans ce discours ni vérité ni charité. Adieu, Apollon, les bonnes nouvelles que j'apprens de votre santé me font très-agréables: ma joie seroit complete, si je pouvois vous être utile à quelque chose, & voir la France plus heureuse.

§ * * * § * * * § * * * § * * * §

LETTRE LXXVII.

A la comtesse de BASCHI.

JE vis hier, ma belle comtesse, les tableaux exposés au Louvre: j'y trouvai mon visage en plusieurs endroits, & pas un ne me plut. J'avoue, en toute humilité, que ce n'est pas la faute du peintre: je suis seulement venue au monde trop tôt. Un
visage

visage de quarante ans est bien différent d'un visage de dix-huit; & quelque force d'ame qu'on ait, on ne pense pas à cela sans dépit. Je tiens en général pour maxime qu'une belle femme craint moins la mort que la perte de sa jeunesse: quiconque foutient le contraire ment, ou n'est qu'une bête.

A propos j'ai reçu la visite de la petite femme du nouveau financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air grossièrement bon & sincère que j'aime tant. Le nouveau ministre se pique d'être honnête homme: hélas! ils le sont tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé sa réforme par les culottes du roi, à qui il demanda hier combien il en pouvoit bien user de paires par an. Mais, dit le roi, comme je suis souvent à cheval, je crois que j'en use bien une en trois jours. Cela ne monte en tout qu'à environ dix douzaines, dit le contrôleur: eh bien, voici le mémoire des culottes qu'on a mises sur le compte de votre majesté pour
l'année

l'année dernière ; il y en a seulement 900 paires. Ce galant homme alla ensuite chez mesdames de France , & tira de sa poche quelques paires de gants blancs , en leur demandant comment elles les trouvoient. Ils sont fort beaux , dirent les princesses. Fort bien , reprit le contrôleur , ils ne me coutent que vingt sols la paire ; les vôtres en coutoient cinquante : j'aurai l'honneur de vous en fournir à l'avenir. Vous voyez , ma chère , que cet homme commence bien : mais il y a de plus grandes réformes à faire que celle des culottes , ou des gants. On tâche de faire des emprunts : mais les françois n'ont rien à prêter , & les étrangers ne le veulent pas. Notre crédit est perdu : il n'y a plus d'hypoteques , ni de fonds libres pour la sûreté des prêteurs. Laval disoit hier qu'un général portugais ayant besoin d'argent , s'adressa à des marchands qui lui prêterent deux-cens-mille pistoles sur sa barbe. Je ne fais combien d'estime les hollandois , par exemple , ont pour la barbe du roi ; mais je suis bien sûre qu'ils ne voudroient pas prê-

er vingt ducats sur ce gage. On parloit il y a quelque tems de pendre les fermiers généraux : mais ils ont de puissans amis , qui disent qu'ils sont les colonnes de l'état ; d'autres disent qu'ils soutiennent l'état , comme la corde qui soutient un misérable au gibet : qu'en pensez-vous ? Ce qu'il y a de certain , c'est que nous sommes dans l'abjection & la misère. Autrefois on haïssoit la France , mais on la craignoit : à présent on la hait & on la méprise. Quoique les femmes soient en général fort indifférentes sur les affaires publiques , je ne puis , ni ne dois l'être : voilà pourquoi mes lettres ont presque toujours un mauvais air de politique , qui seroit fort ennuyeux pour tout autre que pour vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait rage ici depuis quelque tems : elle a tué vingt personnes en quinze jours , & en a défiguré cinquante autres. Gardez-vous donc bien d'apporter à présent votre beau visage ici : j'aimerois presque autant vous voir

morte

morte que vous voir laide. Je vous embrasse, ma tendre amie ; tâchez de vous consoler de ne me pas voir ; & si vous trouvez ce secret, ne manquez pas de m'en faire part. Adieu. &c.

* * § * * § * * § * *

L E T T R E L X X V I I I .

A la même.

JE tremble encore de la nouvelle que je m'en vais vous dire. On a trouvé un garde du corps couvert de sang & de blessure dans son poste. Eh ! qui l'a mis dans cet état, dites - vous ? Patience, madame, & écoutez-moi. On s'approche de lui, on le questionne, on lui demande quels sont ses assassins. Il répond que c'étoient deux hommes de mauvaise mine qui vouloient forcer le passage, & pénétrer dans l'appartement du roi. Cette aventure a paru bien étonnante, & a répandu l'alarme partout. On l'a encore interrogé, &

à la fin on a découvert par ses réponses, que son assassin étoit lui-même. Il faut maintenant vous dire quels étoient les motifs de ce pauvre homme. Il comptoit qu'en se donnant cinq ou six coups de couteau dans des endroits peu dangereux ; tout le monde concluroit que la vie du roi avoit été en grand danger, qu'on admireroit & qu'on récompenseroit son courage & sa fidélité. Mais il se trompoit : on a jugé cette affaire singulière d'une si grande importance, par les suites fâcheuses qu'elle auroit pû avoir, qu'au lieu d'une récompense il recevra sûrement la mort. Tous ses camarades sont enragés de cette infamie. Pour moi, je pense que cet homme étoit fou, & qu'il seroit peut-être cruel de pendre un fou au lieu de l'enfermer aux petites-maisons. Mais d'autres pensent tout autrement, & ils sont les maîtres *.

L'écrin que vous m'avez envoyé est charmant : je m'amuse à le remplir, quoique je n'aie déjà que trop de ces magnifiques bagatelles,

* Le pauvre Latouche fut pendu.

telles, qui ne sont utiles qu'à la vanité. Je l'aimeroi cependant, parcequ'il vient de vous. Mais à propos d'aimer, c'est votre fille que j'aime plus que votre écrivain: beaux traits, beaux yeux, belle taille & bon cœur. Elle a une foule d'admirateurs, dont elle ne paroît pas faire grand cas; & je l'en estime davantage, car il est difficile de lui plaire & de la mériter. Il y a pourtant un jeune homme riche, aimable & d'une grande maison, qui pourroit lui convenir. Je ne pense pas même qu'elle le voie avec la même indifférence que les autres; car elle est toujours fort sérieuse & fort réservée avec lui. C'est-là un symptôme de la maladie amoureuse, autant que je puis m'en souvenir. Si ce parti ne vous déplaîoit pas, j'ai dans l'esprit qu'il ne seroit pas difficile de faire un mariage. C'est la folie des vieilles femmes de faire des mariages, & vous voyez par mon humeur que je suis presque du nombre. Je m'en console assez aisément, surtout, parceque je vous aime: le plaisir solide de l'amitié dédommage bien des turbulentes délices des passions.

Adieu, ma chere; aimez-moi toujours bien de votre côté.



LETTRE LXXIX.

A la même.

AUssi-tôt que vous aurez lû cette lettre, je vous prie, ma très-chere amie, de faire mettre les chevaux à votre carosse, & d'aller chez la marquise de Laval. C'est encore une emplette: est-ce que je ne ferai jamais lâsse de faire des emplettes? Dites-lui donc que je l'aime beauconp, & que je la prie de songer à ce qu'elle fait bien, tandis qu'il est encore tems. Elle vous dira ce que c'est; mais ne me grondez pas, si vous défapprouvez cette dépense. Le maigre ambassadeur va nous quitter; & personne, à ce que je pense, ne le regrettera, excepté son boucher & son tailleur: il n'a ni l'esprit, ni la personne
 aima-

aimable. Le roi lui donnera son portrait : on ne fait pas encore qui lui succédera.

Est-il vrai que le comte va aux eaux de Plombières ? Le pauvre homme ! je le plains s'il en a besoin, & encore plus si cela n'est pas. On va dans ces endroits-là plus souvent par plaisir que par besoin. Vous connoissez un certain mr. le Riom : eh bien, il y a dépensé cinquante mille écus de rente. C'est une bonne leçon : mais qui est-ce qui profite des bonnes leçons ? Faites donc tous vos efforts pour rompre ce voyage, s'il n'est pas absolument nécessaire. Le gros bœuf est bien malade : on espere qu'il mourra ; il vit trop longtems pour sa pauvre famille & les honnêtes gens. Savez-vous que la grosse duchesse est arrivée, celle qui court seule toute l'Europe comme un grenadier ? En vérité la nature s'est trompée en la faisant ; car c'est un homme que cette femme-là. Elle vit le roi hier, qui lui demanda des nouvelles de ses voyages, & si Londres étoit plus beau que Paris : „ Sire ”

dit-elle, „ il n'y a pas de belles maisons à Lon-
 „ dres; mais il y a quantité de belles rues,
 „ & de beaux visages, surtout parmi les fem-
 „ mes. ” Elle part bientôt pour l'Allema-
 gne qu'elle a déjà vue deux fois, & elle nous
 promet une relation de ses voyages: cela sera
 curieux. Je suis obligé de finir ici. Donnez-
 moi pourtant un baiser; je vous en rendrai
 mille. &c.

* * * * * ? * * * * *
 *

L E T T R E L X X X .

A la même.

JE suis bien fâchée contre vous. Je
 vous attendois cette semaine: pour-
 quoi n'êtes-vous pas venue? Si vous saviez
 l'ennui qui me dévore le cœur dans ce *paradis*
terrestre, comme les ignorans l'appellent,
 vous viendriez me voir, sinon par inclination,
 du moins pas charité. Il n'y a pas d'homme
 qui soit aimable que le roi: tous les autres font
 pitié:

pitié: pour les femmes, je n'en veux rien dire; cependant tout le monde les court. La galanterie est la folie des françois: les autres nations savent aimer. Mais en parlant d'aimer, je crois que votre fille en tient: la pauvre petite ne fait pas ce que je veux dire; c'est l'innocence même. Elle est devenue tout-à-coup sérieuse, grave; & souvent je lui vois des yeux qui paroissent avoir pleuré. Au reste, le jeune homme que je soupçonne a du mérite, & ne me déplaît pas. Je regarde votre famille comme la mienne: avouez que l'amitié est une belle chose, puisqu'elle met, pour ainsi dire, la même ame en deux corps.

La pauvre ville de Dunkerque a envoyé ici des députés pour faire des représentations inutiles au sujet de la démolition de son port: il faut que le traité de paix s'exécute: quelle pitié! Les anglois parlent déjà de guerre: les uns parient qu'elle se fera en six mois, d'autres en un an. C'est l'usage de ce peuple fou; on parie au lieu de raisonner. Mais voici des

nouvelles effrayantes qu'on a lues dans les papiers anglois. Il faut donc que vous sachiez, madame, que l'empereur hait les françois à la mort; qu'il veut ravoir la Lorraine sans rendre ce qu'il a reçu à sa place: il doit encore conquérir l'Alsace & les trois évêchés, comme des anciens domaines de l'empire. Son armée est déjà en campagne: elle est auprès de Treves, où sans doute elle est tombée des nues; & tout cela va fondre sur la pauvre France au prin-tems. Voilà, madame, ce que les anglois écrivent, & ce qu'ils croient: cependant ils se disent sages & raisonnables.

Il semble qu'ils auront beaucoup de peine à se bien établir au Canada; les sauvages aiment toujours les françois, & font à leur nouveaux maîtres tout le mal qu'ils peuvent: je ne crois pas qu'il y ait de nation qui possède si bien l'art de se faire hair que les anglois. Tant mieux, ils seroient trop dangereux, s'ils étoient encore aimables.

J'ai

tout, & on en veut faire un ambassadeur. C'est une chose curieuse de voir avec quelle ardeur nos courtisans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les ambassades: j'admire ici les bons effets de la vanité. C'est une folie particulière à la noblesse françoise: ailleurs on fert, mais on se fait bien payer; mais chez nous on paye pour servir: peut-être cet esprit est-il utile à un état. Ce comte donc part bientôt; il a sollicité l'honneur d'être mon correspondant, & je lui ai accordé cette grace. Ainsi nous aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles, je me promenois hier seule avec notre petite fille dans mon parc; il étoit presque nuit, & nous vîmes des choses effrayantes. D'abord il nous apparut un grand fantôme blanc; c'étoit mon jardinier, qui étoit en chemise. A vingt pas de-là nous apperçûmes un géant tout noir: c'étoit un grand arbre dépouillé de ses branches. Un peu plus loin nous entendîmes des cris épouvantables: c'étoient les enfans du fuisse, qui s'amusoient à faire du tapage.

Voilà.

Voilà, ma chere, quelles furent nos frayeurs: la plupart des craintes des hommes ne sont gueres moins ridicules.

Est-il vrai que la place de Louis XV. soit aussi belle qu'on le dit? Je n'ai pas eu le tems de la bien voir. On va la dédier; mais c'est au milieu des victoires qu'il faudroit faire de pareilles cérémonies. Est-il vrai que le petit duc s'est avisé de me hair, & de mal parler de moi? Voilà donc encor un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liste. Est-il vrai que vous m'aimez toujours? Cette amitié me suffit; & malgré le torrent de haines, d'impertinences & d'horreurs que j'essuie tous les jours, si vous me restez fidele, je ne ferai pas à plaindre. Recevez, ma chere, le baiser le plus tendre de votre amie.

Je suis, &c.





LETTRE LXXXII.

A madame de NEUILLI.

JE viens d'apprendre votre querelle avec la fiere' duchesse. Elle a tort, & vous n'avez pas raison: il faut avoir de la complaisance & des égards dans le monde, sans quoi la vie est un pesant fardeau pour nous & pour les nôtres. Chacun a ses foibleſſes, & les femmes surtout: supportons réciproquement nos défauts, ou retirons-nous dans les bois, si nous ne pouvons pas vivre avec les hommes. La duchesse est fiere, prompte & étourdie; mais elle a le cœur bon, & je crois que sa faute est involontaire. Je veux absolument vous reconcilier, & vous faire embrasser: ces petites guerres de femmes sont toujours ridicules, & font rire les hommes, qui en pareil cas se coupent bravement la gorge sans s'amuser à crier & à disputer.

Le

Le nonce doit faire son entrée cette semaine: j'y enverrai la petite St. Ives, qui est fort curieuse de voir ces petites choses. Voulez-vous bien, ma chere dame, vous en charger, & me la ramener ensuite à Belle-vue, où nous passerons la soirée aussi agréablement que des femmes peuvent faire? J'ai vû hier le petit comte, il est bien joli; il me fait toujours souvenir de ma pauvre Alexandrine, qui avoit beaucoup de son air. Je vous salue de tout mon cœur: aimez tout le monde, & ne vous fâchez contre personne: car la colere est fort mauvaise pour la santé.

Je suis, &c.



LETTRE LXXIII.

A la comtesse de BASCHI.

UN des grands agrémens de ma situation est d'être obligée de faire politesse & bon visage à des personnes que je hais, ou
qui

qui me haïssent. J'ai reçu ce matin la visite de la petite duchesse. A! quelle affommante créature! Comme elle graffeye, comme elle languit! On diroit qu'elle n'est au monde que pour avoir des vapeurs, & se regarder au miroir. Il m'a falu essuyer mille complimens extravagans de cette femme-là, entendre mille impertinences, & recevoir mille fausses caresses. J'éprouve de plus en plus que la bonne compagnie est détestable: venez bientôt m'embrasser & me consoler. Il est étonnant de voir avec quel soin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus, tandis qu'elles négligent leur esprit, qui doit leur servir toute la vie. Celle-ci s'imagine qu'elle n'a été crée que pour être belle, & pour avoir des aventures. Vous, ma chere, qui êtes belle avec modestie, & qui plaisez sans chercher à plaire, continuez de donner à notre sexe l'exemple de la sagesse & du bon sens, & aimez toujours ceux qui vous aiment.

Je suis, &c.

LET.

 L E T T R E L X X X I V .

A la même.

JE connois donc enfin madame la maré-
 chale. Je cherchois une amie , & n'ai
 trouvé qu'une intrigante sans esprit & sans
 modération. Elle a voulu me détruire ; je
 lui pardonne , & ne lui ferai d'autre mal que
 de la mépriser & de l'éviter. Ma situation est
 bien malheureuse ! Je ne peux connoître mes
 amis , ni mes ennemis : ils ont tous les mê-
 mes égards extérieurs , la même politesse &
 le même langage. Ah ! que je hais ce mon-
 de bas & flatteur ! J'aimerois bien mieux
 l'honnête franchise des sauvages , qui aiment
 ou haïssent ouvertement. Parmi nous on
 rampe , on embrasse ceux qu'on veut perdre ;
 & tout cela s'appelle le bel usage du monde
 chez les peuples civilisés. Vous , ma chere,
 vous êtes presque la seule qui me consoliez de
 toutes ces miseres

.....

LETTRE LXXXV.

A la même.

J'ARRIVAI hier de Fontainebleau triste, abattue, de mauvaise humeur: la chose la plus agréable pour moi est de vous écrire. Je n'ai rien de caché pour vous, ma tendre amie: je ne fais cependant si vous recevez mes confidences avec le même plaisir que je vous les fais: mais j'ai besoin de vous les faire, pour soulager un peu mon cœur. Quelle est donc la situation des grands! Ils ne vivent jamais que dans l'avenir, & ne sont heureux qu'en espérance: il n'y a point de bonheur dans l'ambition. Je suis toujours mélancolique, & souvent sans raison. Les bontés du roi, les égards des courtisans, l'attachement de mes domestiques, & la fidélité d'un très-petit nombre d'amis; tant de motifs, qui devroient me rendre heureuse, ne me touchent plus. J'ai eu autrefois la pensée de devenir femme de roi, & je me flattois que le meilleur des princes pourroit bien faire pour moi

moi ce que son bifaïeul avoit fait pour une veuve de cinquante ans. Il n'y avoit qu'une petite difficulté à ce beau plan : la grande * dame, & le petit † Normand vivoient encore. Voilà, ma belle comtesse, les chimeres qui ont long-tems amusé ce cœur foible, qui n'aime presque plus rien que vous. Je n'ai plus de goût pour ce qui me plaisoit tant auparavant. J'ai fait meubler magnifiquement ma maison de Paris : eh bien ! cela m'a plu pendant deux jours. Celle de Belle-vue est harmante, & il n'y a que moi qui ne la puisse souffrir. Des personnes charitables me raportent tous les jours l'histoire & les aventures de Paris : on croit que j'écoute ; mais quand on a fini, je demande ce qu'on a dit. En un mot, je ne vis plus, je suis morte avant mon tems : mon royaume n'est plus de ce monde. Tout le monde conspire à me rendre la vie amere. On m'impute la misere publique, les mauvais plans du cabinet, les mauvais succès de la guerre & les triomphes de nos ennemis. On

G 2

m'ac-

* La reine. † Mr. le Normand d'Etioles son mari.

m'accuse de vendre tout, de disposer de tout, de gouverner tout. Il arriva l'autre jour qu'un bon vieillard au dîner du roi, s'approcha de lui, & le pria de vouloir bien le recommander à madame de Pompadour. Tout le monde éclata de rire de la simplicité de ce pauvre homme : mais moi, je ne riois pas. Un autre présenta il y a quelque tems au conseil un mémoire admirable pour trouver de l'argent sans incommoder le peuple : son projet étoit de me prier de prêter cent millions au roi. On rit encore de ce beau plain ; mais moi, je ne riois pas. Cette haine & cet acharnement général de la nation me sont bien sensibles : ma vie est une mort continuelle. Je devois sans doute me retirer de la cour : mais je suis faible ; & je ne puis ni la souffrir, ni la quitter. J'envie, ma tendre amie, votre bonheur. Adieu, plaignez-moi, & s'il se peut, donnez-moi quelques consolations.





TABLE
DU
TOME PREMIER.

LETTRE I.	
<i>Au duc de MIREPOIX, 1753.</i>	Page 9
LETTRE II.	
<i>Au même, 1753.</i>	12
LETTRE III.	
<i>A madame la maréchale d'ETRE'ES,</i> 1754.	14
LETTRE IV.	
<i>A mr. BERRIER.</i>	17
LETTRE V.	
<i>A mr. DIDEROT.</i>	20

T A B L E.

LETTRE VI.

A la marquise de BRETEUIL, Mars,
1754. - - - Page 22

LETTRE VII.

A la comtesse de BRANCAS. - 25

LETTRE VIII.

Au duc de MIREPOIX, 1755. - - 30

LETTRE IX.

Au même, 1755. - - - 32

LETTRE X.

Au même, Juin, 1755, - - 33

LETTRE XI.

A la duchesse d'AIGUILLON, 1755. 36

LETTRE XII.

A la duchesse de CHAROST, 1755. 38

LETTRE XIII.

Au marquis d'ALBERT, 1755. - - 41

LETTRE XIV.

Au comte d'AFRI, 1755. - - 43

LETTRE XV.

A madame DU BOCA GE. - - 46

LET-

T A B L E.

LETTRE XVI.

A Mr. ROUILLE, 1756. Page 47

LETTRE XVII.

Au maréchal duc de BELLISLE, Mars,
1756. 50

LETTRE XVIII.

A la maréchale d'ETRE'ES, Mars,
1756. 53

LETTRE XIX.

Au duc de BOUFLERS, 1756. 55

LETTRE XX.

Au comte de TRESSAN, 6 Mai,
1756. 56

LETTRE XXI.

Au marquis de la GALLISONIERE,
Mai, 1756. 58

LETTRE XXII.

Au comte de STAREMBERG, Juin,
1756. 59

LETTRE XXIII.

A la comtesse de BRIENNE, Juillet,
1756. 61

T A B L E.

L E T T R E X X I V .	
<i>Au duc de BOUFLERS, 1756.</i>	Page 63
L E T T R E X X V .	
<i>Au comte d'AFRI, 1756.</i>	65
L E T T R E X X V I .	
<i>A la comtesse de BASCHI, Janvier,</i> <i>1757.</i>	69
L E T T R E X X V I I .	
<i>A la marquise d'ETRE'ES, Août,</i> <i>1757.</i>	71
L E T T R E X X V I I I .	
<i>Au maréchal de SOUBISE, Novembre,</i> <i>1757</i>	73
L E T T R E X X I X .	
<i>A la comtesse de BASCHI, 1757.</i>	75
L E T T R E X X X .	
<i>Au maréchal de NOAILLES, 1758.</i>	78
L E T T R E X X X I .	
<i>Au duc de BOUILLON, 1759.</i>	81

T A B L E.

L E T T R E X X X I I .

A M^r. DUCLOS, secrétaire de l'académie françoise. - - - Page 83

L E T T R E X X X I I I .

Au duc de BROGLIE, Mars, 1759. - - - 85

L E T T R E X X X I V .

A la maréchale de CONTADES, Août, 1759. - - - 87

L E T T R E X X X V .

Au maréchal de BELLISLE, 1759. - - - 89

L E T T R E X X X V I .

Au Duc de RICHELIEU, - - - 91

L E T T R E X X X V I I .

A la comtesse de BASCHL. - - - 94

L E T T R E X X X V I I I .

A la même. - - - 97

L E T T R E X X X I X .

Au marquis de BEAUFORT, 1760. - - - 100

L E T T R E X I .

Au marquis de CASTRIES, Novembre, 1760. - - - 102

T A B L E.

L E T T R E X L I.	
<i>Au comte d'AFRI, 6 Novembre,</i> 1760.	Page 104
L E T T R E X L I I.	
<i>Au duc de WIRTEMBERG, 1760.</i>	106
L E T T R E X L I I I.	
<i>Au duc de BELLISLE,</i>	107
L E T T R E X L I V.	
<i>A la comtesse de BASCHI, 1760.</i>	111
L E T T R E X L V.	
<i>A la même. 1760.</i>	114
L E T T R E X L V I.	
<i>A mr. BERRIER, 1761.</i>	117
L E T T R E X L V I I.	
<i>Au comte de S. FLORENTIN. . . .</i>	121
L E T T R E X L V I I I.	
<i>Au cardinal de BERNIS.</i>	123
L E T T R E X L I X.	
<i>A mr. de BUSSI.</i>	126





T A B L E
D U
TOME SECOND.

LETTRE L.	
<i>A la marquise de BROGLIE, 1761.</i>	
	Page 5
LETTRE LI.	
<i>Au maréchal de SOUBISE, 1761</i>	6
LETTRE LII.	
<i>A la comtesse de BARAIL.</i>	9
LETTRE LIII.	
<i>A mr. de VOLTAIRE, 1762.</i>	11
LETTRE LIV.	
<i>Au marquis de BEAUSSAC, 1762.</i>	13
LETTRE LV.	
<i>Au duc de FITZ-JAMES, 1762.</i>	15
	LET.

T A B L E.

L E T T R E L V I.	
<i>Au duc de NIVERNOIS, 1762.</i>	Page 17
L E T T R E L V I I.	
<i>A la comtesse de BASCHI, 1762.</i>	19
L E T T R E L V I I I.	
<i>Au maréchal de SOUBISE, 1762.</i>	- 22
L E T T R E L I X.	
<i>Au duc de CHOISEUIL, 1762.</i>	- - 24
L E T T R E L X.	
<i>A la comtesse de BASCHI, 1762.</i>	- 28
L E T T R E L X I.	
<i>A madame l'abbesse de CHELLES,</i> <i>1762.</i>	- - - 32
L E T T R E L X I I.	
<i>Au duc de NIVERNOIS, 1762.</i>	- 34
L E T T R E L X I I I.	
<i>A la comtesse de BASCHI, 1762.</i>	- 36
L E T T R E L X I V.	
<i>Au duc de NIVERNOIS, 1762.</i>	- 39
L E T T R E L X V.	
<i>Au duc de NIVERNOIS, Octobre,</i> <i>1762.</i>	- - - 41
	L E T.

T A B L E.

LETTRE LXVI.	
<i>A la comtesse de BASCHI, 1762.</i>	Page 44
LETTRE LXVII.	
<i>A la même,</i>	47
LETTRE LXVIII.	
<i>A la même, 1762.</i>	50
LETTRE LXIX.	
<i>Au maréchal de NOAILLES, 1762.</i>	53
LETTRE LXX.	
<i>A la comtesse de BASCHI, 1762.</i>	59
LETTRE LXXI.	
<i>A la même, 1762.</i>	64
LETTRE LXXII.	
<i>A la même,</i>	67
LETTRE LXXIII.	
<i>A mr l'archevêque de Paris.</i>	70
LETTRE LXXIV.	
<i>Au duc de BROGLIE.</i>	73
LETTRE LXXV.	
<i>A mr. d'ALEMBERT.</i>	75

T A B L E.

LETTRE LXXVI.	
<i>A</i> <i>mr. de</i> VOLTAIRE. - - Page	76
LETTRE LXXVII.	
<i>A</i> <i>la comtesse de</i> BASCHI. -	79
LETTRE LXXVIII.	
<i>A</i> <i>la même.</i> - - - -	83
LETTRE LXXIX.	
<i>A</i> <i>la même.</i> - - - -	86
LETTRE LXXX.	
<i>A</i> <i>la même.</i> - - - -	88
LETTRE LXXXI.	
<i>A</i> <i>la même.</i> - - - -	91
LETTRE LXXXII.	
<i>A</i> <i>madame de</i> NEUILLI. - -	94
LETTRE LXXXIII.	
<i>A</i> <i>la comtesse de</i> BASCHI. -	95
LETTRE LXXXIV.	
<i>A</i> <i>la même.</i> - - - -	97
LETTRE LXXXV.	
<i>A</i> <i>la même.</i> - - - -	98

